

DÉTECTIVE

Asile ou piège ?



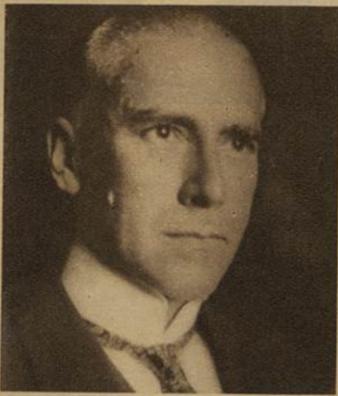
Pour les trafiquants expulsés de Buenos-Aires, pour les hommes traqués fuyant la police, Barcelone, avec ses bars de nuit et ses jolies filles, est souvent un refuge, mais parfois un « tombeau ».

(Lire pages 12 et 13, le sensationnel reportage de notre envoyé spécial en Espagne, Marcel Montarron.)

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO { Le secret du fleuve, par Emmanuel Car. — La route de l'évasion, par Henri Danjou. — Le taciturne, par J. Castellano. — Le tombeau de sable, par Robert Hennemont. — Le torrent de la haine, par Henri Anger. — Procès bizarres et comiques, par René Trintzius.

Stérilisation des criminels

Les ordonnances du Dr Frick, ministre d'Hitler, sur la stérilisation des sujets atteints de tares transmissibles à leur descendance, font actuellement l'objet de commentaires passionnés. Une telle polémique n'est pas nouvelle, mais, réservée jusqu'ici aux seules discussions doctrinales, elle emprunte désormais un intérêt pratique, puisqu'elle a trait à des mesures qui seront demain effec-



Le Dr Frick, qui vient de signer les ordonnances si discutées.

tives et qui bouleversent les conceptions anciennes.

Le côté philosophique et moral du problème n'est pas de notre ressort. L'épiscopat allemand tout entier s'insurge contre ce qu'il considère comme une atteinte essentielle à la personnalité humaine, qu'il n'est point permis à l'homme de commettre.

Seul, doit nous préoccuper à cette place le point de vue social.

Le triste spectacle de la faune que l'on a coutume de voir défiler devant les tribunaux inclinerait, au premier examen, à recourir à une thérapeutique extrêmement énergique pour éviter, dans une génération suivante, le recommencement de pareilles misères.

Il est des êtres plus à plaindre qu'à blâmer, qui sont si totalement perdus — épaves définitivement abandonnées — qu'on voudrait les voir sombrer à tout jamais et qu'on tremble à la pensée qu'un jour, dans vingt ans, dans trente ans ou plus, d'autres êtres, issus de cette souche pourrie, viendront s'asseoir sur les mêmes bancs et présenteront pour la société un péril qu'il eût mieux valu supprimer à la base.

Mais les lois de l'hérédité, si elles permettent de formuler des prévisions sérieuses, n'ont tout de même pas la rigueur des postulats scientifiques et l'on a vu des hommes bons, honnêtes, intelligents, issus de pères chargés de tous les vices, de même que l'expérience fournit d'innombrables exemples contraires.

Quel sera le diagnostic infaillible



Le gang s'est fait représenter à l'Exposition de Chicago.

En coupe réglée

« Le siècle du progrès », auquel la grande exposition de Chicago doit rendre hommage, est célébré à sa manière par le « monde souterrain » qui y a envoyé ses délégués occultes. Ceux-ci n'ont pas perdu de temps et ont organisé à l'exposition un vaste système de racket et de chantage.

Les gangsters ont notamment imposé leur loi dans les entreprises de teinturerie dont les stands abondent, et dont les clients sont saignés à blanc. Si l'un d'eux proteste, il est entraîné dans quelque allée déserte, aux abords de l'exposition, et soumis à une exécution sommaire.

Les gangsters ont, de plus, créé un puissant consortium de vitrierie dont les méthodes sont aussi simples qu'expéditives.

Lorsque la nuit tombe, les gangsters brisent les vitres des stands... Au matin, l'entreprise occulte distribue des prospectus offrant ses services pour la réparation des dégâts.

Si les services ne sont pas acceptés et si le stand s'adresse à d'autres vitriers, les gangsters recommencent leur petit jeu, et font une seconde distribution de prospectus. Et ainsi de suite, jusqu'au jour où leurs agents sont accueillis avec empressement et chargés des réparations... qu'ils exécutent à des prix exorbitants.

qui autorisera la stérilisation ? Trouvera-t-on un cas assez convaincant qui fournira au médecin une certitude ?

Il est impossible de résoudre un problème aussi grave sans recourir au préalable à une consultation générale d'hommes compétents : médecins, sociologues, juristes.

La question préoccupe le monde ; une inquiétude nouvelle, dans le trouble des temps actuels, est née ; le sentiment de la protection sociale est renforcé ; une prophylaxie publique s'impose, mais encore faut-il éviter le danger d'un arbitraire redoutable et qui serait, faute de contrôle, criminel.

Nous souhaitons que nos gouvernants prennent l'initiative de cette consultation, dont les termes pourraient apporter un utile éclaircissement.

La charmeuse de serpents

Dans un village chinois, non loin de Pékin, on signala de nombreux cas de morsures de serpents qui causaient la mort des habitants. Une battue fut organisée, mais aucun reptile ne put être découvert. Un naturaliste, professeur à l'Université de Pékin, vint s'installer au village. Dès la première nuit, il trouva dans sa chambre un serpent d'une espèce très rare, qui vit dans les sables des Indes, mais qui est absolument inconnue en Chine.

Le professeur captura le reptile, puis, après lui avoir arraché la dent venimeuse, le remit en liberté. Le serpent prit immédiatement le chemin d'une forêt voisine.

Le savant le suivit et arriva ainsi à une cabane habitée par une vieille Chinoise.

C'est ainsi que le mystère fut découvert. La vieille avait été jadis la maîtresse d'un fakir hindou qui avait été mis à mort par les habitants du village. Cet homme avait initié la Chinoise à l'art de charmer les serpents qu'elle dressait spécialement dans le but de se venger du meurtrier de son amant.



Elle voulait venger la mort du fakir charmeur de serpents.

La baronne « Jiu-Jitsu »

Un curieux procès de divorce, dont les protagonistes appartiennent au monde anglais le plus élégant, s'est déroulé devant le tribunal de Londres.

Une jeune femme sportive, la baronne H., avait pris des leçons de lutte japonaise et était devenue si experte qu'on l'avait surnommée la baronne « Jiu-Jitsu »...

La jeune femme était considérée imbattable. Mais elle rencontra un seul rival qui se montra plus fort qu'elle. C'était son propre mari. Il y a quelques jours, l'intrépide championne défia son époux en match.

A l'issue du duel, la baronne H., à laquelle son mari avait infligé quelques coups de jiu-jitsu par trop énergiques, se présenta devant le juge.

Accusant le mari de « coups et violences », elle demanda le divorce.

Le baron H. riposta qu'il ne s'était agi que d'un combat purement sportif...

Le juge refusa le divorce et conseilla aux conjoints de modérer leur fougue dans leurs futures compétitions.



Elève assidue des cours de lutte japonaise, la baronne était devenue championne de jiu-jitsu.



La France était représentée par M. Mondanel (en bas, au centre).

Police internationale

Une conférence de police, à laquelle assistaient des délégués de tous les pays, a eu lieu à Chicago les derniers jours de juillet. La France était représentée par M. Pierre Mondanel, contrôleur général de la Sureté ; l'Italie, par le Dr. Pizzotto ; l'Autriche, par le Dr. Drexler ; la Pologne, par M. Magler, etc...

C'est M. B. Collier, commissaire de police de New-York, qui lança les invitations, mais il tint à ce que la conférence se réunisse à Chicago, au pays même des gangsters.

Au cours de ses travaux, consacrés aux différentes méthodes de défense contre les malfaiteurs, et aux divers systèmes pénitenciers, la conférence examina entre autres le projet d'un bureau de police « Pan-Américain » devant créer un front unique nord-américain, canadien et sud-américain. D'autre part, les délégués des différents pays envisagèrent la création d'une « police internationale universelle », dont les efforts combinés triompheraient des forces criminelles du monde entier, et qui aura son siège à Washington.

Vacances et cartes postales

Signalons l'heureuse initiative de la Chambre Syndicale française de la Carte Postale illustrée qui, pour faciliter le développement de l'industrie qu'elle défend et qui rend indirectement de si grands services au Tourisme, organise à l'occasion des vacances un Concours de Cartes Postales.

Il s'agit de mettre à profit les excursions et les voyages, pour choisir, parmi les nombreuses éditions offertes par les Libraires, Papetiers, Hôtelières, Dépositaires de journaux, etc..., les cartes qui paraîtront les mieux réalisées au point de vue technique et artistique.

Le bureau de la Chambre Syndicale choisira, parmi les envois qui lui seront faits, les cartes dont le choix lui paraîtra le plus heureux et de nombreux prix resteront ainsi attribués.

Il ne reste qu'à souhaiter que la Chambre Syndicale organise un concours du même genre pour la Carte Fantaisie, à l'occasion des Fêtes de Noël et du Jour de l'An.

VOILA CENT ANS

Fiançailles au bagne

Au début d'août 1833, une jeune Vendéenne se présenta au guichet du bagne de Rochefort, suivie d'un jeune homme en costume breton. La jeune fille allait se marier et son père était au bagne.

Eutrope Kerlec était le prétendu de la paysanne ; il connaissait le crime de son futur beau-père — un double assassinat suivi de vol. Ma-



De son nom déshonoré, le moribond signa l'acte de mariage.

sa passion pour Tiennette l'emporta.

Les deux jeunes gens parlementèrent longtemps avec le portier. Le contrôleur des chiourmes hésitait à leur délivrer une autorisation de visite. Enfin, il consentit.

Cependant, le forçat vendéen était gravement malade ; il n'était plus au bagne, il avait été conduit à l'hôpital des condamnés. Après avoir traversé de longues cours, Tiennette et son amant furent amenés devant le lit du forçat. Le moribond leva sa tête affaiblie et tourna un regard éteint vers sa fille qui s'avançait, tremblante, les joues pâles. Un garde-chiourme était resté comme témoin. Une bonne-sœur soutenait le malade ; il prit la plume qu'on lui présenta, signa, de son nom déshonoré, l'acte dressé d'avance. Puis, étendant vers Tiennette ses bras décharnés, il l'attira sur son cœur. La jeune fille saisit ce moment pour glisser furtivement au condamné une offrande et une lettre de pardon...

Le misérable ne lut jamais cette lettre. L'émotion avait hâté son agonie. Il mourut une heure après cette scène, de honte et de souffrance. Après sa mort, on trouva sous son séant la missive et l'argent. Poursuivi pour avoir contrevenu aux règlements des bagnes, Tiennette fut condamnée à deux ans de prison. Et son amant, fou de douleur, s'engagea pour dix années dans la marine royale.

LIRE PROCHAINEMENT

dans

DÉTECTIVE

SOUVENIRS D'UN "CHIEN ÉCRASÉ"

par ALAIN LAUBREAUX

ET

LA SECRÈTE

UN GRAND REPORTAGE INÉDIT

de RENÉ GIRARDET

MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

PUBLIE

Un grand roman inédit de TRISTAN BERNARD

PARIS SECRET

et

CHOMEURS A CHICAGO

par André MAUROIS

TOUS LES MERCREDIS

16 pages illustrées

75 c.

Abonnement (France et Colonies)

Un an 32 fr. Six mois 18 fr.



LE SECRET DU FLEUVE



Depuis le 16 juillet, le père Chéron, vendeur de journaux, s'inquiétait fort.



Mme Bauer de Linder avait recueilli la victime chez elle et l'aidait à vivre.

Quelques heures après la découverte du cadavre, un rentier du Pecq avait trouvé, à trente mètres du pont du chemin de fer, le cabas de la victime, abandonné sur la rive gauche de la Seine. Les gendarmes, à leur tour, explorèrent la berge. Ils remarquèrent, incrustées dans la vase, des empreintes de doigts et de talons. Mais pas de traces de sang...

On pensa tout d'abord que la vieille dame était venue se jeter à l'eau à cet endroit. Au contact glacé, elle s'était, d'instinct, cramponnée à la rive. La glaise avait dû céder et la malheureuse, entraînée par un remous, était partie au fil de l'eau. Elle avait dû couler, et les hélices des remorqueurs l'avaient happée et mutilée.

Le docteur Détais bouleversa cette thèse. La noyée avait été assassinée avant d'être poussée dans l'eau glauque. Découvert le dimanche 16 juillet, le crime devait remonter au 13. Apportée là blessée à mort, la victime avait dû lutter contre le flot et ses bourreaux. Les riverains et les pêcheurs n'avaient rien vu, rien entendu. L'horrible drame s'était-il déroulé dans la nuit ?...

Une semaine passa. On ne signalait, ni au Pecq, ni à St-Germain, aucune disparition. Pourtant, la défunte n'était pas une de ces gueuses qui vont se faire tuer le long des berges. Son trousseau de clef, son cabas, ses lorgnons dénotaient une vie régulière et bourgeoise. Elle devait avoir des parents, des amis, des fournisseurs. Elle avait dû quitter un intérieur modeste où quelqu'un, peut-être, l'attendait.

Deux semaines passèrent. Bon gré, mal gré, les enquêteurs occupèrent leurs journées à démolir de fausses dépositions.



L'inconnue de Sartrouville était une veuve, Clémentine Genestre, née Le Provost.

répond, en tous points, au signalement de la noyée.

Le neveu, de ses mains tremblantes, vérifia les effets de la morte :

— C'est bien elle !... Voici ses clefs, son cabas, ses lorgnons, ses bagues, sa robe à rayures blanches... Oui, c'est elle !...

— Comment ne vous êtes-vous pas aperçu plus tôt de sa disparition ?

— Oh ! je ne la fréquentais pas, bien que je travaille à côté de chez elle. Je ne lui rendais visite qu'au jour de l'an. Elle était plutôt maniaque. Je ne sais guère de quoi elle vivait ; je ne m'en occupais pas. D'autre part, je ne lis jamais les journaux. Ce sont les fournisseurs de ma tante qui m'ont donné l'éveil, hier seulement !

M. Fauconnet gagna St-Germain. Accompagné du commissaire de la ville, M. Cœuret, il perquisitionna dans la chambre de la veuve Genestre ; quelques papiers furent saisis. On ne remarqua rien de suspect. Puis, tandis que les policiers poursuivaient au poste l'interrogatoire du neveu, j'eus avec Mme Bauer une longue conversation.

— La victime n'était pas tout à fait à mon service, me dit-elle. Elle habitait la rue depuis de longues années quand, voici quatre ans, l'immeuble où elle demeurait fut démolí. Je recueillis la pauvre femme, à charge pour elle d'ouvrir la porte à mes visiteurs, car je suis très sourde. Elle occupait une chambre contiguë à mon salon. Le matin, elle allait régulièrement acheter son journal et promener mon chien.

— Sortait-elle souvent ?

— Une fois l'an, à la Toussaint, pour aller fleurir la tombe de son mari à Mantes. Elle allait à Poissy prendre son train ; c'est ce qu'explique l'horaire d'octobre 1931, trouvé dans son porte-monnaie.

— De quoi vivait-elle ?

— Elle m'avait parlé d'une petite rente, de quelques titres. Elle se contentait de peu. Je lui subvenais de temps à autre. Elle faisait parfois de la couture pour une dame de la rue des Louviers, et pour un ménage du Pecq, dont j'ignore l'adresse.

— Vous semblait-elle normale ?

— Ça non ! Elle avait des accès de fièvre chaude. L'isolement et le souvenir du défunt la rendaient un peu folle. Elle aimait beaucoup lire les journaux. Elle s'écriait alors, à tout instant : « C'est la fin du monde ! C'est la Révolution ! ». Elle me faisait un peu peur. Elle ne recevait ni amis, ni courrier.

— Quand l'avez-vous revue pour la dernière fois ?

— Le matin du dimanche 16 juillet, à 9 heures 30, en allant à la messe.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Certaine. D'abord, parce que je parlais pour l'église. Ensuite, l'avant-veille, elle avait été violemment irritée par les pétards tirés sous nos fenêtres durant la nuit du quatorze juillet. L'après-midi du dimanche, j'ai été lui porter des petits gâteaux. Sa porte était fermée. J'ai été fort surprise.

ment irritée par les pétards tirés sous nos fenêtres durant la nuit du quatorze juillet. L'après-midi du dimanche, j'ai été lui porter des petits gâteaux. Sa porte était fermée. J'ai été fort surprise.

C'est Mme Lapinois, blanchisseuse, et le père Chéron, vieux crieur de journaux de St-Germain, qui amorcèrent la reconnaissance. Le père Chéron qui, depuis le 16 juillet, ne revoyait plus sa cliente, s'inquiétait.

— Bizarre. Faut qu'elle soit morte, bon Dieu répétait-il.

Mme Lapinois lavait le linge de l'assassinée. Du linge marqué G. L. !... Elle n'avait plus revu sa cliente !

— Si c'était elle ? confia la blanchisseuse au marchand de journaux.

Il leur fallut une semaine pour décider Mme Bauer à agir. Celle-ci hésitait ; elle se décida enfin à écrire à une sœur de Mme Genestre ; puis elle songea, un peu tard, à alerter le neveu de la disparue. Il y eut des lenteurs, des indécisions étranges.

Le commissaire Cœuret reprit l'enquête. Un nouveau témoignage enleva ses doutes quant à l'heure de disparition de la vieille femme. Le dimanche 16, à midi moins le quart, un habitant de la rue Fourqueux, à Saint-Germain, l'avait vue venir sonner à la grille de son neveu. Or celui-ci était parti, la veille, au bord de la mer. La veuve s'en retourna, sans expliquer aux voisins le but de sa visite.

A midi précis, on vit sa silhouette trottoirante disparaître en haut de la côte du Pecq. Quatre heures plus tard, on la repêcha au pont de Sartrouville, à deux lieues de là.

De son pas menu il lui fallait au moins une heure pour gagner la Seine ? Elle n'avait pas l'air préoccupée, elle allait doucement.

A-t-elle donc vraiment été jetée à l'eau, déjà mutilée, à l'endroit où l'on a retrouvé son sac ? Cela est invraisemblable. N'a-t-on pas, au contraire, grâce au cabas, simulé un suicide, en pensant que les plaies du cadavre seraient attribuées aux hélices des péniches ?

D'ailleurs, le docteur Détais, un de nos meilleurs médecins légistes, est affirmatif : il y a eu crime avant immersion. Ce qui, d'après lui, rend indubitable c'est que la chemise de la victime est restée poissée de sang coagulé. Or, si horribles que soient les plaies faites accidentellement à un noyé, elles ne saignent jamais. La thèse paresseuse du suicide devient, de ce fait, insoutenable.

Qui donc, ce matin-là, attirait si irrésistiblement la victime hors de la chambre où elle confinait sa vieillesse solitaire ? Chez qui se rendait-elle ? Crédule, aimant se faire tirer les cartes, ne sont-ce point les romanciers qui pullulaient ce dimanche-là sur les berges de la Seine qui l'ont attirée dans une de leurs ruelles, pour la voler et la tuer ?

Le Parquet de Versailles a maintenant à résoudre un problème policier quasi insoluble. On n'a plus d'indices, plus de preuves, plus de témoignages. Pourrait-on renouer le fil ? L'enquête a mis un nom sur le dossier de la vieille dame ; mais le fleuve garde encore son secret.

Emmanuel CAR.

On enterra en hâte le cadavre sans nom... La veille, on avait aperçu le corps flottant entre deux eaux, en amont du viaduc de Sartrouville. La vieille dame repêchée portait de larges plaies à la tête et au ventre. Tuée à coups de hache, avait conclu le médecin-légiste... On a jeté dans la Seine un corps exsangue... La victime a dû flotter deux jours au fil de l'eau... Sa face s'est déchirée sur le galet du fleuve...

En banlieue, point de morgues, mais des fosses communes. On s'empressa d'enfouir l'assassinée. Il ne resta plus, pour aider à mettre un nom sous la photographie de la vieille, qu'un étrange amas d'objets jetés dans le coin d'un bureau : un dentier, un lorgnon, des vêtements marqués aux initiales G. L., et un petit cabas contenant trois clefs et un porte-monnaie...

Au lendemain de la repêche tragique, un douloureux exode commença vers Sartrouville. Le premier qui se présenta au commissariat fut un mécanicien de Deuil :

— Ma femme n'est pas rentrée !... Ça doit être elle, la noyée !...

On retrouva, le lendemain, l'épouse adultère dans le lit d'un amant. Le second plaignant fut un concierge du boulevard Exelmans. On l'écouta trois heures ; on s'aperçut qu'il était fou.

Le troisième témoin téléphona de la gare de l'Est. Une infirme avait pris le train et n'avait plus reparu. On chercha. La voyageuse infirme s'était trompée d'express.

On soupçonna ensuite un Brésilien, ami des dames âgées. L'homme venait d'être expulsé de France. Infatigables, le commissaire Fauconnet et l'inspecteur Lombardin, qui s'occupaient seuls de l'affaire, démolèrent les pistes. Le dossier s'enflait en pure perte.

J'ai suivi de très près l'énorme tâche. A la fin, tout de même, les recherches se concentrèrent autour de trois vieilles femmes qui, un matin, avaient disparu de leur domicile, un petit cabas à la main : l'une habitait Chennevières ; la seconde, Chartres ; la troisième, Montmorency. Toutes trois avaient un dentier, portaient des bécicles et répondaient aux initiales G. L.

Disparues, ces trois vieilles le sont encore. Fugue, suicide, ou crime ? Je ne sais. En tout cas, la noyée de Sartrouville n'était ni l'une ni l'autre de ces trois-là...

En dépit des fausses pistes, l'enquête nous ramenait dans la région de St-Germain. Car tout aboutissait là...

— Le nœud de l'affaire est à St-Germain ! répétait M. Fauconnet.

Comme lui, je m'entêtais sur cette idée, car on avait retrouvé dans le porte-monnaie de la défunte deux coupures extraites d'un journal local, le *Petit Réveil*. La première datait d'octobre 1931 ; c'était un horaire des autobus de Poissy. La seconde, vieille de deux mois à peine, était une petite annonce, une offre d'emploi chez une infirmière de la ville. Or le *Petit Réveil* ne se vend guère qu'à St-Germain. Pour avoir sur elle deux coupures de dates si éloignées, il fallait, à n'en pas douter, que l'assassinée habitât la région depuis plusieurs années. Et cette dame, dont on avait publié un signalement précis, répondait aux initiales G. L. Les familiers avaient été, en vain, avertis par la presse.

Il fallut attendre une troisième semaine...

Je me trouvais au commissariat de Sartrouville, le matin du vendredi 4 août. Je consultais une dernière fois le volumineux dossier. Un grand jeune homme, à l'air gêné, entra, chaussé d'espadrilles blanches, coiffé d'un béret collant.

— Je suis Marcel Cresté. Ma tante, Mme Clémentine Genestre, née Le Provost, a disparu depuis le dimanche 16 juillet. Elle était dame de compagnie chez Mme Bauer de Linder, 17, rue du Vieil-Abreuvoir, à St-Germain. Elle



Elle habitait, avec Mme de Linder, 17, rue du Vieil-Abreuvoir, à Saint-Germain.



Marcel Cresté (à gauche) expliqua qu'il restait de longs mois sans voir sa tante.



XII⁰⁰ — LA VALLÉE DE LA MORT

DLUS on va dans la Cordillère et plus l'étonnement succède à l'étonnement. Si haut perchées qu'elles le soient, les villes, Merida, San Cristobal, sont des villes avec des rues. Les routes, accrochées au flanc des sierras, découvrent d'immenses et luxuriantes vallées, avec, à l'infini, la floraison des caféiers, des vanilliers, des bananiers et des cannes à sucre. Puis, brusquement, quand on a dépassé Cucuta, en Colombie, les routes cessent. Un étrange pays commence. Les routes ne servent plus de rien : il faut se confier aux muletiers. La montagne n'est plus sûre. On ne peut l'aborder que par des sentiers abrupts où les mules buttent dans les pierres.

C'est ainsi que l'on pénètre en Colombie, par les Andes. Il y en a pour trois jours, avant de retrouver une route, des autos, des villes. Au troisième jour de marche, les guides colombiens interrompent leurs chansons. Ils ne reprennent un peu de leur assurance qu'en arrivant à un petit poste, qui domine une étroite vallée. Des soldats se tiennent là, en permanence. Ils prennent la tête du convoi. On va traverser le Morsadère.

Des rochers calcinés surgissent d'un fond touffu d'eucalyptus, d'une hauteur parfois prodigieuse, si bien qu'ils masquent le ciel. Le paysage devient encore plus poignant lorsqu'on aperçoit, au fond de la vallée, un véritable cimetière : des croix de bois que le vent a couchées et qui font une tache noire sur les ronces et les pierres. C'est l'endroit où, dit-on, les Indiens attaquent les convois, les groupes de contrebandiers et de voyageurs téméraires. Quels Indiens ? On se murmure — encore ! — le nom des Motilonas, ces Indiens blancs et blonds, aux yeux bleus, que les Américains, les Anglais ont chassés des terres du pétrole ; et on raconte aussi que des blancs, de vrais hommes d'Europe, des évadés du bagne, pour tout dire, se sont mis à leur tête et leur ont appris qu'il est plus fructueux d'assassiner les voyageurs que de pêcher la truite au harpon ou de tirer le gibier à l'arc. Qu'y a-t-il de vrai dans la légende ? Tout ce qu'on sait, c'est qu'il y a des croix sur le sentier ; que, jusqu'à ces dernières années, les convoyeurs furent régulièrement attaqués par des ennemis invisibles et que, seuls, des blancs ont pu apprendre aux sauvages à mener à l'européenne une guerre sans merci contre des muletiers armés jusqu'aux dents. Sont-ce des évadés ? Ce qui l'a fait croire, c'est qu'on retrouva dans la poitrine d'un contrebandier un couteau qui venait de Langres. Cela a donné corps à la fantastique mais véridique légende du Morsadère. Ceux qui en savent

A trois jours de marche de la vallée du Morsadère, Marchéras l'aventurier (ci-contre) s'est réfugié dans un collège catholique français (ci-dessus) et essaie d'y faire oublier son triste passé.

davantage n'ont rien pu dire, car ils n'en sont pas revenus...

Voilà le pays que je m'apprêtais à traverser pour aller à Bogota, capitale de la Colombie, lorsque j'arrivai à Cucuta.

J'ai fait, là, deux rencontres qui me ramènèrent aux routes de la Belle.

Dettombe fut le premier des vagabonds que je rencontrai dans la région du Morsadère. C'était un grand garçon vêtu à l'européenne et qui tirait sur une longue pipe indienne. Il se faisait appeler Hyacinthe Cassiro et se disait globe-trotter.

Il se produit parfois, pendant un grand voyage, des rencontres qui ne paraissent pas croyables. Deux années plus tôt, Eugène Dieudonné nous avait apporté, à Marius Larique et à moi, le journal de voyage du Français Cassiro, ancien élève de l'École Normale de Nîmes, meurtrier de sa fiancée (qu'il disait), condamné à vingt ans de travaux forcés, maintenant évadé et globe-trotter. Un journal sans phrases : une suite de déclarations de chefs d'Etat et de maires, où l'on certifie que M. Cassiro avait vraiment visité tel ou tel pays. Cela avait été envoyé de Santiago du Chili, du fond de l'Amérique ! Et, aujourd'hui, Cassiro était mon voisin à l'hôtel Victoria de Cucuta, et on nous installait à la même table d'hôte.

Quinze ans de séjour aux Iles, compagnon d'évasion d'Auguste Cochon et de Achille Beulaygue, tel était l'homme. La première fois, il avait voulu s'évader sur une échelle où il avait fixé deux barils. Des coupeurs de bois l'avaient définitivement sauvé. Il avait continué à avoir la chance des vagabonds : un général vénézuélien qui le trouva évanoui sur la route, dans le désert de l'or, le prit sur son cheval et, l'ayant sauvé, voulut en faire un autre homme. Il fut sculpteur, professeur de français, puis globe-trotter. Il pouvait décrire la vallée du Magdalena, où les Indiens cannibales sont plus nombreux que les moustiques ; l'isthme de Tehuantepec, où l'on aborde avant d'arriver à Vera-Cruz ; Piuru, dans l'Equateur, qui fut la ville de Pizarre ; le lac de Titicaca, qui est le plus haut lac du monde, et toutes les villes du Guatemala, du Honduras, du Brésil et de la République Argentine. Il avait vu la révolution à Rio de Janeiro ; la peste au Chili ; il avait gravi (et il en fournissait la preuve) l'Aconcagua, le plus haut sommet de l'Amérique — sept mille mètres — et il racontait sans rire que, passant la nuit au pied de

Chimborazo, à quelque cinq mille mètres d'altitude, il avait eu froid, à l'Equateur !

— Je voyage, disait-il, parce que j'ai la nostalgie de mon pays !

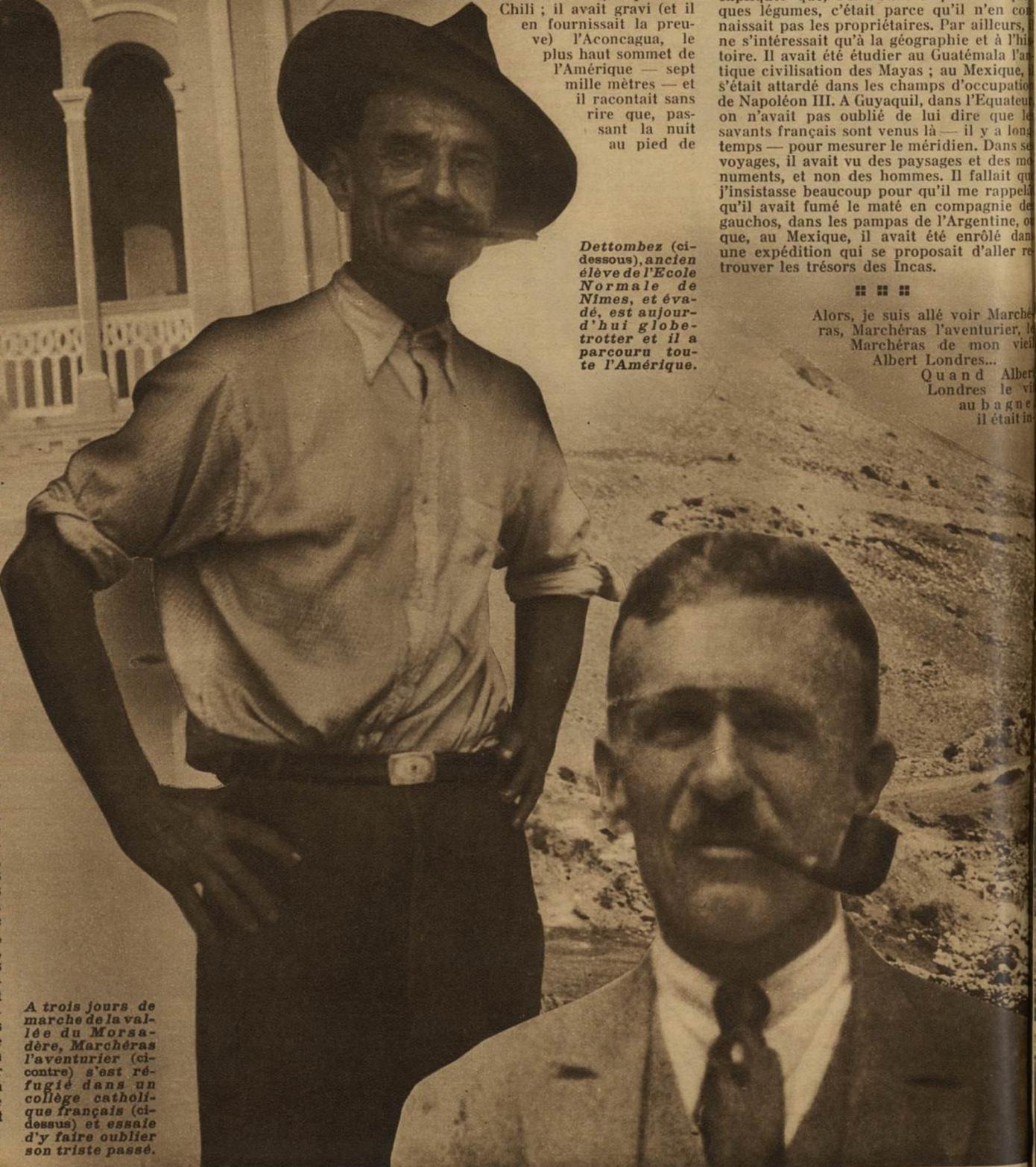
— Vous êtes Français, le blaguaient les Indiens avec une ironie froide ; vous voyagez et vous n'avez pas de grandes bottes, un chapeau à l'américaine et un casque colonial ! Vraiment, cela est extraordinaire !

Il y avait dix ans qu'il roulait. A pied sans un sou, en compagnie de sa femme, une Mexicaine brune. Il se débrouillait. Dans chaque ville où il arrivait, il allait visiter les commerçants et leur indiquait son itinéraire. « Voulez-vous que je distribue des prospectus de votre maison ? disait-il. Il ne vous en coûtera rien. Vous me donnerez ce que vous plaira, pour faciliter mon voyage ! Comme on le connaissait et qu'on savait qu'il était honnête en affaires, on l'aiderait. Tel était son secret. Et il s'en allait content. Il ne cherchait pas d'aventures, mais de horizons nouveaux. Je ne sais plus où, du côté du golfe d'Uraba, il se perdit dans un campement d'Indiens Toulet et il vit arriver sur lui de grands diables colorés qui avaient les bras et les jambes entourés de bracelets et qui, d'une main, tenaient leur arc et, de l'autre, leurs flèches. Il avait salué leurs femmes : « Bonjour Madame ! » et n'avait appris que plus tard que cette politesse est ce que les Indiens redoutent le plus et que cela aurait pu le faire tuer ! Il lui arriva de passer la nuit en pleine forêt, sans autre arme que sa lampe électrique, sans penser qu'il n'aurait pas dû normalement en revenir. Au Nicaragua, il avait vécu huit jours dans la maison d'un vieil évadé. Bien qu'il ne se connussent pas, ils avaient compris à certains signes, qu'ils arrivaient tous les deux du bagne. Ils chassèrent et pêchèrent ensemble, mais ne se dirent rien, ni de leur évasion, ni de leur passé ; pas un mot. L'évadé du Nicaragua lui remplit sa musette, par tagea avec lui son argent et se contenta de lui souhaiter bonne chance. C'était à peu près tout ce qu'il avait à dire, sauf une aventure qui lui laissait un mauvais souvenir : sa capture par les Indiens péruviens, un jour que, rompu, il s'était endormi dans une cabane qu'il croyait abandonnée. On l'avait pris pour un voleur. Il s'était retrouvé ligoté, entouré ; on l'avait conduit devant le chef barbare et il avait eu grand-peine à expliquer que, s'il s'était emparé de quelques légumes, c'était parce qu'il n'en connaissait pas les propriétaires. Par ailleurs, il ne s'intéressait qu'à la géographie et à l'histoire. Il avait été étudiant au Guatemala l'antique civilisation des Mayas ; au Mexique, il s'était attardé dans les champs d'occupation de Napoléon III. A Guyaquil, dans l'Equateur, on n'avait pas oublié de lui dire que les savants français sont venus là — il y a longtemps — pour mesurer le méridien. Dans ses voyages, il avait vu des paysages et des monuments, et non des hommes. Il fallait qu'il insistasse beaucoup pour qu'il me rappelle qu'il avait fumé le maté en compagnie de gauchos, dans les pampas de l'Argentine, ou que, au Mexique, il avait été enrôlé dans une expédition qui se proposait d'aller retrouver les trésors des Incas.

Alors, je suis allé voir Marchéras, Marchéras l'aventurier, le Marchéras de mon vieil Albert Londres...

Quand Albert Londres le vit au bagne, il était in-

Dettombe (ci-dessus), ancien élève de l'École Normale de Nîmes, et évadé, est aujourd'hui globe-trotter et il a parcouru toute l'Amérique.



(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 239.

firmier aux Iles. Il soignait — et avec quel dévouement — les transportés, les surveillants et les soldats. C'était l'ami du docteur Rousseau, le savant médecin du bague. Bien des choses me rapprochaient de cette vieille canaille. D'abord, il avait conquis le cœur de Londres, et Londres avait l'amitié rare, et puis je connaissais cinq ou six hommes à qui il a sauvé la vie.

C'est lui qui se dressa devant les fusils des surveillants quand ils voulaient abattre, comme un chien, Beulaygue l'évadé. Il cria : — Si vous le tuez, vous me tuez aussi. Alors, on saura que c'est un assassinat !...

On ne savait plus rien de lui depuis le jour où, en quittant Albert Londres aux Iles, il lui avait murmuré :

— A l'hôpital, j'ai tous les genres de mort à ma disposition dans des bocaux. Parfois, je me dis : « Si j'abrégeais ? » Toujours, une voix me répond : « Qui sait ? »

Maintenant, je le retrouvais jardinier à Cucuta, à trois jours de marche du Morsadère. Non pas chez des bandits, mais dans un collège de pères français, où le supérieur me dit de lui :

— Vous n'ignorez pas d'où il vient ? Cela nous est égal. Quand nos enfants sont malades, c'est lui qui passe la nuit à leur chevet. C'est à lui que nous les confions pour leur faire traverser le Morsadère. Il boit. Nous avons mis sa cabane au fond du jardin. C'est là qu'il va cuver son rhum blanc. Ce n'est pas d'un très bon exemple, mais nous avons appris à lui pardonner...

Avec son feutre en bataille, sa moustache retroussée, Marchéras voulait encore jouer les mousquetaires. Il dormait sous l'égide d'une vierge, devant une bibliothèque de livres pieux, mais il y avait au-dessus de son lit, en pendante, de chaque côté de la vierge, deux étuis contenant, l'un un revolver luisant — et chargé — et l'autre un poignard bien affilé.

— Faut bien défendre sa pauvre personne, dit-il. Car, alors, qui la défendra ?

Il ôta sa chemise — c'est comme je vous je dis. Je vis une croix d'argent briller

sur sa poitrine. Ce n'était pas pour cela qu'il se déshabillait, il voulait me montrer ses tatouages : 1° un écusson de la ville de Paris ; 2° l'expression *Remember*, (souvenir) ; 3° une devise latine : *Depugna potius quad servias* (1) ; 4° le visage de Spartacus ; 5° une Liberté sur un bûcher. Sur son bras droit, on lisait : *Vae victis* ; un portrait de femme ornait son bras gauche.

— J'ai essayé de m'enlever ça avec de l'alcool ou du nitrate d'argent, dit-il, mais, qu'on le veuille ou non, ça laisse toujours une trace. C'est comme le passé !...

Puis il reprit :

— Albert Londres vous a parlé de moi. Eh bien ! il m'en est arrivé, depuis, des aventures ! Vous voulez m'offrir à boire ? Oui, il y a du bon rhum blanc à l'auberge. Attendez un moment. Laissez-moi raconter mon histoire. Quand j'ai bu un verre, je suis saoul. Je déraile. Je vieillis...

« Vous connaissez un peu ma vie. Envoyé au bagne en 1895, après une malheureuse histoire, j'ai risqué cinq ou six fois, en évasion, d'aller dire bonjour aux « tiburons » (2), non sans avoir affaire aux hommes, car, souvent, les hommes sont plus méchants que les requins. Ne me prenez pas pour un sauvage. Si j'ai parcouru la belle Amérique, j'ai revu deux fois la France, ce qui peut expliquer bien des malheurs. La première fois, un surveillant me reconnut à Saint-Nazaire, (ce que c'est de d'être connu !). La deuxième fois, on m'arrêta, à l'arrivée au Havre. Un détective français m'avait signalé de Vera-Cruz. Entre temps, j'avais pas mal voyagé en Europe, ce qui peut vous surprendre de la part d'un homme qui est devenu si sédentaire. Tristes voyages. En Angleterre, une discussion que j'acceptai dans Regent Street menaça de m'envoyer me balancer entre ciel et terre. Mais je n'ai jamais eu de goût pour la corde. Je passai en Belgique. En Espagne, j'aurais bien pu — et non sans raisons — faire connaissance

(1) Plutôt combattre que d'être esclave.
(2) Requins.

avec le garrot. Alors, je repris le bateau pour l'Amérique. Il me fallut, — je l'avoue — quitter New-York un peu avant le défilé que je m'étais fixé, car je n'ai pas de dispositions pour la chaise électrique. Je préfère mourir de vieillesse ! Je vins au Mexique. C'était à l'époque de la lutte entre Porfirio Diaz et les frères Madero. On m'enrôla pour la bataille de Casagrande — sur le front Nord-Mexicain — et je trouvai le moyen d'y ramasser — oh ! pas très honnêtement, bien sûr — quelques milliers de belles piastres ! Imaginez-vous qu'une Cour martiale me condamna à mort comme *sallendor* (pirate). C'est alors que je m'embarquai pour la France à Vera-Cruz et que le détective me dénonça.

« Comment je me suis évadé la dernière fois ? Ce fut en 1924. Le docteur Rousseau quittait le bagne et, pour me remercier de lui avoir été dévoué, il me laissait sa montre. Brave homme qui m'a fait quitter les Iles ! J'achetai un canot. En dix jours, je fus à Carupano (avais-je assez intercédé la fameuse Vierge del Pilar !). Il y eut un mort ; deux évadés, exténués, se rendirent. Je suis d'ailleurs le seul survivant de la « cavale ». Périer est mort à Maracaïbo ; Morin est mort en Colombie ; le Frisé est mort à Barcelona (Venezuela). Je devins gérant d'un hôtel à San Pablo, infirmier à l'hôpital de la *Standard Oil* (ils me donnaient cent dollars par mois et la table). J'y organisai une clinique et m'en allai quand je fus riche. Mais ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour ! Je me retrouvai cuisinier à Maracaïbo. Hélas ! je fus forcé de donner un coup de pistolet pour défendre une pauvre fille, et obligé de partir pour ne pas avoir à m'expliquer avec les autorités ! Je m'en allai à pied, dans la direction de la Colombie, par les territoires indiens de Guajira, quand je reçus une flèche dans le bras, sans savoir d'où elle avait été tirée ! Je me retrouvai au milieu d'un campement d'Indiens qui me prenaient pour un Gatchoupinos (1). Le cacique (2) me reçut bien. C'était un sang mêlé, intelligent, et qui tenait ses sauvages sous un joug de fer, ce qui est, si l'on veut, une manière de gouverner. Cet homme faisait le commerce de ses troupeaux avec le Venezuela et la Colombie. Il avait quatre autos et me demanda de les réparer. « Je ne suis pas mécanicien », lui dis-je, et je partis.

« J'ai erré depuis ce temps-là, du Venezuela à la Colombie. Au Venezuela, j'ai reçu (toujours à cause d'une femme) un coup de poignard dans le côté et une balle dans le ventre. Vous me voyez en Colombie !

« Il y a trente-cinq ans que ça dure. Quand je jette un regard rétrospectif sur le passé, je me dis que, si j'avais employé mon existence à faire le bien, j'aurais peut-être fait de grandes choses. Mais voilà ! On est nerveux, bien que l'on soit pacifique. Il se présente des circonstances où l'on se croit obligé de défendre sa petite peau. Qui a provoqué ? Le sait-on ?

(1) Gatchoupinos : Espagnol.
(2) Cacique : chef indien.

Cela commence par peu de chose. Tout s'enchaîne. On tue pour ne pas être tué. C'est la guerre. Celui qui a semé le vent récolte la tempête. On veut passer inaperçu. On ne peut pas. J'ai déjà changé dix fois de nom. Soyez sans crainte. Même quand j'en aurai un onzième, je sais bien qu'il y a des hommes qui me reconnaîtront et voudront me faire mon affaire...

« Si j'ai été un bandit, j'ai, par compensation, fait tout le bien que j'ai pu. Partout où j'ai vu un pauvre diable souffrir, j'ai voulu, fût-ce au péril de ma vie et de ma bourse, remédier à sa misère. J'ai sauvé la peau de Dieudonné, quand il revint du Brésil avec les pieds pourris, et, sans moi, Rousseauq serait peut-être devenu fou ! Voilà la lettre que m'écrivait l'autre jour le docteur Rousseau, ancien médecin-chef des Iles, à qui je ne manque jamais de donner de mes nouvelles : « *Mon cher Marchéras. Je pense qu'il vous sera agréable de recevoir là-bas mon souvenir. Je n'oublie pas, en effet, le précieux concours que vous m'avez apporté pendant vingt-deux mois, alors qu'il fallait, contre vents et marées, assurer l'assistance médicale à quelques centaines de malheureux contre qui tout s'acharnait. Puisse la santé, que vous eûtes fragile (quand Marchéras me lut ce passage-là, j'éprouvai l'envie de rire)... que vous eûtes fragile et menacée un moment, vous être revenue et se conserver en Colombie.* »

« Voilà ce qu'un homme, et un vrai, peut m'écrire. Maintenant, sur mes vieux jours, je protège la morale. Je suis *serenos* à Cucuta. C'est-à-dire que je protège le sommeil des braves gens qui m'abritent. Quand je me sentirai à la veille de casser ma pipe, j'essaierai de rentrer en France et d'y mourir ! »

Ainsi parla Marchéras. Ce fut lui qui commanda les mules qui devaient m'emmener au Morsadère. Pauvre mousquetaire, sans croix blanche. Je pensais à lui en traversant la fameuse vallée. N'allait-il pas, un jour, s'y perdre — dans le sentier des croix de bois, ou dans la montagne des Motilones !...

(A suivre.) Henri DANJOU.

Copyright by Henri Danjou et Détective 1933.
Reportage photographique « Détective ».

Lire, jeudi prochain :

LES ROUTES DE LA MER

LA ROUTE DE L'ÉVASION

On ne peut passer sans protection la terrible « Vallée de la Mort » (ci-dessous, où des Indiens Motilones (ci-contre, à gauche) et, dit-on, des évadés du bagne attaquent tous les voyageurs.



GRAND REPORTAGE DE HENRI DANJOU

FATS DIVERS

Amour maudit



Le jeune Roger Cantegrel, d'un coup de revolver,...

Il y avait dix ans que Jean Mora occupait, au troisième étage du numéro 50 de la rue Rambuteau, un petit appartement solitaire. Dix ans qu'on le voyait vivre sa petite vie de bourgeois sérieux...

Il était ouvrier tailleur. Depuis dix-neuf ans — depuis le jour où, quittant l'échoppe paternelle, dans un petit village des Landes, il était venu tenter sa chance à Paris — on le voyait derrière la vitrine d'un magasin de la rue Saint-Honoré, accroupi sur une table, maniant sans fin l'aiguille...

Il avait l'estime de sa concierge, la considération des commerçants du quartier. Il payait régulièrement ses loyers. On ne lui connaissait point de dettes, pas de maîtresses, pas de vices...

Certains bruits couraient, cependant, le quartier. On racontait que le tailleur avait été marié, puis qu'il avait divorcé. Depuis, il fuyait la compagnie des femmes.

Mais, lorsqu'il entra dans un magasin ou dans un café, les langues indiscrettes se taisaient, car on respectait cet homme, grand de taille, au visage barré d'une moustache énergique.

Son existence modeste s'écoulait sans heurt, en marge de la vie grouillante de ce quartier des Halles, tout bruyant du vacarme des camions, des charrettes et des attelages, des clameurs des marchands de quatre-saisons.

Il y a dix-huit mois environ, Jean Mora fit connaissance de Roger Cantegrel. C'était un jeune homme de vingt-huit ans qui venait de débarquer à Paris.

venant d'un lointain village du Lot-et-Garonne.

Employé aux Magasins du Louvre, il menait, de son côté, la même petite vie quiète et bourgeoise, exempte de soucis et de passions.

Mais il est des destins qui doivent se rencontrer. Dans Montmartre en fête, Jean Mora et Roger Cantegrel comprirent qu'ils étaient faits pour s'entendre.

Quelques mois plus tard, les liens de leur amitié se resserrèrent davantage et Roger Cantegrel venait habiter chez son ami...

L'existence du tailleur ne

ro 50 de la rue Rambuteau. Depuis plusieurs jours, nous n'avons plus vu deux de nos locataires : M. Jean Mora et son ami, M. Roger Cantegrel. Nous craignons un malheur...

Le magistrat se rendit au domicile du tailleur. Il sonna à la porte. Rien ne répondit. On fit appel alors à un serrurier pour forcer la porte...

Celle-ci céda. Tous ceux qui se pressaient derrière le commissaire reculèrent, chassés par une odeur écœurante. Un spectacle épouvantable se présentait aux yeux des enquêteurs et des voisins.

Dans une chambre où régnait l'ordre le plus parfait, où le parquet, soigneusement ciré, brillait de tout son éclat, un lit s'étalait comme un autel monstrueux. Deux corps gisaient pêle-mêle parmi les



...avait tué son ami, le tailleur Jean Mora.

draps éclaboussés de sang. Deux corps que la mort désagrégeait déjà...

L'enquête fut facile à faire. Jean Mora avait deux balles dans la tête. Roger Cantegrel avait un trou sanguinolent dans la tempe.

Sa main se crispait encore sur la crosse d'un revolver. Le jeune homme avait tué son ami puis s'était fait justice...

La nouvelle courut le quartier. Ainsi, ces deux hommes dont la vie présentait une façade irréprochable de régularité faisaient partie du vaste troupeau des désaxés, de ceux que la vie normale ne satisfait pas et qui cherchent un dérivatif illusoire et dangereux en des bonheurs pervers ou des amours interdites.

Jean Mora, que la femme avait déçu, Roger Cantegrel, qui en avait peur, avaient uni leurs destins...

Dans les magasins du centre, dans les bars des Halles où fréquentent les filles aux jupes plissées et les petits gars aux allures équivoques, on commentait la mort du « petit ménage ».

Ce couple d'invertis, d'apparence tranquille et bourgeoise, n'avait pas échappé aux âpres discussions sentimentales, aux soupçons mesquins, aux scènes de jalousie, aux crises de désespoir.

L'amour maudit avait pesé lourdement sur eux et l'idylle immorale s'était terminée dans les larmes et le sang.

F. DUPIN.



M^{me} Schmuz, la concierge, avait pressenti le drame.

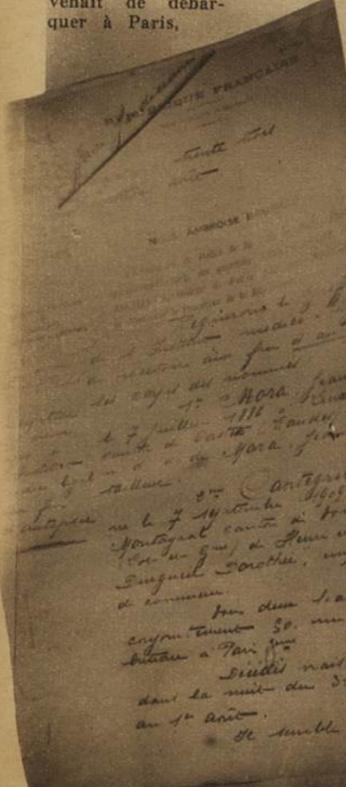
régularité monotone. Le samedi, cependant, on faisait une exception à ce programme. La soirée se passait au cinéma ou au théâtre...

Rien, dans ces deux existences, ne dénonçait de grandes passions. Rien ne faisait présager des drames.

■ ■ ■

M. Brunel, commissaire de police de la rue Beau-bourg, regarda la femme qui lui parlait. C'était une petite vieille, au visage sympathique, creusé de mille petites rides.

— Je suis Mme Schmuz, la concierge de l'immeuble numé-



Munis de la réquisition de transfert des cadavres à la Morgue (ci-dessus à gauche), les croque-morts se rendirent rue Rambuteau, pour y opérer la levée des corps.

DEMANDEZ

PARIS

4 fr.



GRACIEUSEMENT!

Il sera envoyé sur demande un magnifique exemplaire de **PARIS-MAGAZINE** contenant 100 photographies et hors-texte en couleurs. Profitez de cette offre unique!

BULLETIN A REMPLIR ET A DÉTACHER
Veuillez m'adresser par retour et sans aucun engagement de ma part le numéro en question **sous enveloppe**.
Nom _____
Adresse _____

PARIS-MAGAZINE (Service D 1)
227, Rue Saint-Denis, 227 - PARIS

LES TROIS SŒURS GALANTES

par Léon Treich
LA DAME DE BUDAPEST
par Maurice Dekobra
TENTATION
par Marcel Aymé
COURBE DE VOLUPTÉ
par A. Roubé-Jansky
GERMAINE L'ESPAGNOLE
par Etienne Gril
100
MAGNIFIQUES ET CURIEUSES
Photographies
ET 2 HORS-TEXTE

Je suis le plus heureux des hommes

A 61 ans, il s'est débarrassé de son lumbago

Après 36 ans de souffrances

Ecoutez cette histoire vécue par un homme d'Alfortville (Seine) et racontée par lui-même : « Je suis aujourd'hui âgé de 61 ans. A l'âge de 24 ans, j'ai été atteint, pour la première fois, d'un lumbago qui me dura neuf jours. Depuis cette époque, ce lumbago me reprenait environ tous les mois et pendant 6 ou 8 jours je ne pouvais que me traîner.

« Le 1^{er} janvier 1932, j'ai rencontré un ami qui m'a conseillé de prendre des sels Kruschen, ce que je fis aussitôt. Voici maintenant seize mois que je prends vos Sels et je n'ai plus ressenti mon habituel lumbago; pas plus que la sensation d'aiguilles me traversant les épaules. Tout cela est bien passé et je suis aujourd'hui le plus heureux des hommes. » L. M... Alfortville (Seine).

Pourquoi le lumbago cède-t-il si facilement aux Sels Kruschen? Simplement parce qu'ils s'attaquent directement à la cause de cette affection : l'acide urique. Kruschen dissout l'acide urique — ses cristaux sont pointus comme des aiguilles — et il oblige vos reins à l'éliminer. La « petite dose quotidienne », en maintenant l'activité parfaite de votre foie, de vos reins, de votre intestin, interdit ensuite toute nouvelle formation de ce dangereux poison. Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

QUE VOUS RESERVE L'AVENIR ?



GRATUITEMENT, le Célèbre Professeur KIND, Astrologue universellement connu, vous le dira. Maître des Secrets de l'Égypte Antique, le DON MERVEILLEUX qu'il possède de lire le PASSÉ et L'AVENIR des destinées humaines est saisissant; grâce à la précision troublante de ses PRÉDICTIONS, il vous aidera à vous FAIRE AIMER de L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER, à réussir brillamment dans la vie et à connaître à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, D'AMOUR ou de SANTÉ, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de plus et demandez-lui L'ÉTUDE GRATUITE DE VOTRE VIE. En spécifiant si vous êtes : Madame, Mademoiselle ou Monsieur, indiquez votre NOM, Prénom, date de naissance et adresse exacte. Joignez, si vous le voulez bien, 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures. Professeur KIND, Service F. C., 25, Galerie des Marchands, Paris (8^e).

UN COIFFEUR SERVIABLE

Monsieur Zampieri, coiffeur, considère qu'il est de son devoir de faire connaître, aux personnes ayant des cheveux gris, la recette suivante que tout le monde peut préparer facilement chez soi :

« Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuillère à café), le contenu d'une boîte de Loxel et remplissez avec de l'eau ».

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux grisonnants ou décolorés et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salons de coiffure, à un prix minime. Appliquer le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.

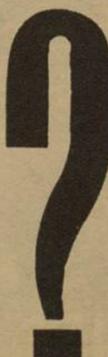


Qu'est-ce

que

LE

TÉTRABIE



Un roman d'aventures, d'anticipation et d'espionnage où ne sont absents ni l'amour ni l'érotisme

Roger Blanc et sa sœur, la petite Aimée (ci-dessous, de gauche à droite), jouaient sur la terrasse ombragée de la villa « Mon Rêve ».

Des voisines accoururent pour secourir de leur pitié les deux mères inconsolables.



LE TACITURNE

Aix
(de notre correspondant particulier).

DES enfants jouaient à l'ombre des marronniers, sur une terrasse d'où l'on découvre la splendeur de la campagne aixoise...

C'est tout en haut d'un mamelon verdoyant et piqué de cyprès, à quelques kilomètres d'Aix-en-Provence, sur la route de Nice.

Un portail rustique, peint en vert, porte le nom de la villa : *Mon Rêve*.

Mon Rêve !... Mme Bossy, quand elle quitta le commerce d'huiles qu'elle exploitait rue d'Italie, à Aix, n'avait pas trouvé mieux, pour baptiser sa maison de campagne où elle comptait prendre une longue et heureuse retraite, que cette inscription naïve et banale : *Mon Rêve* !... La paix dans l'aisance, à l'ombre des pins parasols où, l'été, les cigales géantes chantaient éperdument.

Mme Bossy était veuve... Il ne lui restait plus au monde qu'un fils, un homme de vingt-six ans, Camille, grand et fort, qui tenait depuis longtemps, par son sérieux et son travail, la place de son père...

La campagne *Mon Rêve*, jusqu'à ce jour, avait abrité un peu de bonheur !...

Comme la maison était trop vaste pour deux personnes, Mme Bossy en louait une partie à une famille amie, les Blanc, qui venaient y passer les mois où Marseille brûle comme une fournaise.

Deux enfants, Aimée et Roger, animaient de leurs cris et de leurs rires la terrasse ombragée par les grands marronniers.

Il était sept heures du soir. Roger proposa de jouer au mariage. Le petit garçon, âgé de six ans, distribua les rôles : lui serait l'épousé, sa petite sœur Aimée, qui n'avait que quatre ans, serait la future. On lui tressa une couronne de fleurs et de feuillage, cueillis dans le jardin, et un morceau de rideau servit de voile. Un petit voisin de quatorze ans, dont les parents habitaient une ferme proche, se vit dévolu le rôle du curé, du maire, des témoins, de la foule...

Mme Bossy travaillait sur le pas de la porte. Roger lui cria :

— Regardez, Madame Bossy, comme nous sommes jolis. Nous allons nous montrer à Camille.

— Non, mes petits ; laissez-le tranquille, répétait la brave femme, en caressant les têtes brunes. Laissez Camille. Il a mal à la tête...

Stupide, le meurtrier (ci-contre) répétait : « Ce n'est rien, ce n'est rien », tandis qu'on lui mettait la camisole de force.

Camille Bossy montait vers la maison. Il venait du jardin. Lourdemment, comme écrasé de fatigue, il pesait sur la terre sèche.

— Il marchait vers son destin, dit aujourd'hui sa mère...

— Regarde, Camille, comme nous sommes jolis ! criait, devant l'homme au visage sombre, la fillette toute fleurie. Je me marie avec Roger. Regarde si je suis belle...

Ce fut alors terrible. La démence posséda aussitôt le taciturne. Son visage se déforma sous le flux violent de la folie. Il fit un bond de côté, saisit en hurlant une hachette qui s'appuyait contre un muret et marcha sur le couple enfantin.



Le petit fermier enjamba l'escalier et s'enfuit dans la colline. Roger veut fuir à son tour ; un cri d'oiseau blessé l'arrête dans son élan. Une plainte douce monte dans l'air, troublant à peine le chant des cigales. L'enfant se retourne. De deux coups de son arme, le fou a écrasé la tête de la petite Aimée. Le sang macule les fleurs de sa couronne nuptiale.

Mme Blanc et Mme Bossy accourent. Trop tard. D'un bond énorme, le monstre s'est jeté sur le garçonnet, paralysé de frayeur. A toute volée, il abat sa hache sur Roger, qui tombe sans un cri...

Des clameurs d'épouvante troublent la sérénité des collines aixoises. Mme Blanc hurle de désespoir, en étreignant les deux corps sans vie. La mère du meurtrier s'accroche à son fils dont la fureur est déçue par la vue du sang. Elle parvient à le désarmer.

— Vous en faites pas... Ce n'est rien, dit l'homme, stupide, en essayant sur son visage les giclures de sang.

« ... Ce n'est rien », répétait-il à sa mère qui se traînait à ses pieds en lui criant son désespoir et ses reproches.

« ... Ce n'est rien », disait-il encore, tandis qu'on le conduisait à Aix, enveloppé dans un matelas.

Il fallut lui passer la camisole de force.

— On appelait mon fils Camille le Taciturne, raconte Mme Bossy, effondrée. Il a toujours été sobre.

Tassée sur sa chaise, près de la fenêtre ouverte sur la terrasse frugale, la pauvre mère, par petites phrases hachées, me conte son calvaire. De l'autre côté du mur, dans ce qui fut la chambre claire des deux

bambins, on cloue deux petits cercueils.

— A dix-huit ans, poursuit Mme Bossy. Camille était déjà sérieux comme un homme. Il ne sortait pas. Il ne prenait jamais de distractions.

« Il restait parfois des heures à songer, le front dans les mains, muet et sourd. Songer à quoi ?... Je n'ai jamais pu comprendre son caractère. Mon fils me faisait peur !... »

« Il y a quelques années, nous l'avons fait internier à l'asile de Montdevergues, sur les instances de ma belle-sœur. Il y est resté quelques mois. Quand il en est sorti, il paraissait guéri.

« Puis ce fut le régiment. Il est revenu aussi sombre et inquiétant qu'auparavant. Mais, au retour de la période de réserve qu'il fit l'an dernier à Nîmes, son état parut s'aggraver. »

Une question me brûle les lèvres. Je la pose.

— Votre fils a-t-il jamais aimé dans sa vie ?

— Il y a deux ans, au temps des cerises, il s'était épris d'une jeune fille des environs qui semblait l'aimer aussi. Comme il avait changé, alors !... C'est le seul moment de sa vie où je l'ai vu rire et plaisanter. J'avais espéré un mariage et Camille y songeait. Je ne sais quelle médisance éloigna de notre maison cette jeune fille qui nous eût sauvés.

« Puis, il fit une chute de bicyclette, qui lui laissa une blessure sur le nez. La cicatrice en resta si apparente que le visage était défiguré.

« Camille en éprouvait une extraordinaire et persistante honte. Il ne voulait plus aller à Aix, sous prétexte que toutes les filles se moquaient de lui. Obsédé par cette idée, il décida d'aller se faire soigner à Paris. Il dépensa plus de trois mille francs chez les spécialistes. Mais, même guéri, il ne cessait de se passer les doigts sur le nez pour y découvrir la trace de sa blessure. Cette vétille le rendait susceptible comme un enfant.

« Un soir, des camarades l'entraînèrent dans une « maison ». Il en revint malade. Depuis ce jour, il devint intolérable, hargneux, méchant même. Il ne fallait plus alors parler devant lui ni de femmes, ni de mariage.

« Pourtant, il regrettait la jeune fille qu'il avait aimée. Il me demandait parfois : — Est-ce qu'elle reviendra, quand les cerises seront mûres ? »

« C'était le seul souvenir qui l'apaisait un peu. Mais il retombait bientôt dans son isolement farouche et inquiétant... »

Folie ? Obsession sexuelle ? Le double geste meurtrier de Camille Bossy est de ceux qui suggèrent des explications de cet ordre. Sans elles, tout devient incompréhensible dans cette fureur subite...

« Il ne fallait plus alors parler devant lui ni de femmes, ni de mariage », avait dit sa mère, tout à l'heure.

J'évoquais le drame. Couronnés de fleurs, ornés d'un tulle léger, les deux petits jouaient au mariage.

— On joue à la noce, Camille ; vois comme la mariée est belle !

Il est des souvenirs qu'il ne faut pas réveiller... Des souvenirs qui sont des blessures atroces... Camille, en une seconde, s'était rappelé son amour passé... Ses déceptions, ses rancœurs... Il crut qu'on se moquait de son pauvre cœur meurtri...

Mme Bossy frissonna, le regard errant sur la terrasse. Comme moi, elle revoyait la silhouette de son grand gars, brandissant une hache et marchant, en hurlant de fureur, sur deux enfants au front pur, auréolés de fleurs...

J. CASTELLANO.

Ostende (de notre correspondant particulier).

Les pelles frêles, la sable d'or volait dans l'air bleu. En cette matinée du premier août, des gamins et les fillettes du pensionnat de la chaussée de Nieuport, dont les murs gris barraient l'horizon, s'en donnaient à cœur joie...

Un abbé les surveillait, arpentant la rue du Trône, tout en lisant son bréviaire. Les dunes étalaient leurs dos ronds au soleil entre les villas multicolores en bordure du littoral et l'hippodrome de Wellington qui plaquait son tapis de verdure en marge des blocs en ciment des modernes palaces et des casinos à la mode.

Les rires des enfants se mêlaient aux cris des mouettes qui rayaient de leurs becs pointus l'eau glauque. Tout parlait de la joie de vivre, de la liberté reconquise pour quelques instants.

— Une pierre, cria une blondinette.

Autour de la masse qui, sous la mince couche de sable, offrait une résistance, les pelles des gamins s'activaient. Il fallait dégager de sa gangue dorée ce gros galet poli par la mer qui l'avait apporté là.

Une pierre, cela ?... Non... Elle avait une forme bizarre... Un morceau d'étoffe bleue avait été dégagé.

Avec un zèle nouveau, les enfants se mirent à l'ouvrage, sans se douter de l'effroyable spectacle qui allait s'offrir à leurs yeux.

Tout à coup, l'une des fillettes poussa un cri et recula épouvantée. Sous le souffle léger d'une brise venue du large, qui modèle à son gré le décor de la dune mal fixée par de maigres touffes d'oyats, un visage émergea. Un visage humain. Un masque horrible, à demi rongé par la mort.

Les enfants s'égaillèrent en hurlant. Un souffle de terreur passa sur la plage où les belles élégantes rôtissaient au soleil du Nord. Dix minutes plus tard, il n'était question que de la macabre découverte des dunes de Mariakerke.

On ne parlait que de cela sous les parasols multicolores, aux rambardes de nickel des bars à la mode, aux tables des brasseries débordantes de bière et de flons-flons d'orchestre...

— On a trouvé un cadavre à Mariakerke...

Pour les baigneurs, privés de distractions fortes, l'occasion était trop belle d'éprouver le frisson de l'horreur et du mystère. Une foule énorme déserta la plage où la mer venait écraser ses festons d'écume, pour se porter vers les dunes tragiques. Des hommes à demi nus, des femmes cachant à grand peine leur corps bronzé sous des peignoirs aux teintes vives se mirent à courir vers la chaussée de Nieuport.

Un barrage de gendarmes arrêta leur élan. Déjà, les enquêteurs étaient sur les lieux. Durant la saison, une brigade judiciaire est détachée sur le littoral par le Parquet de Gand. C'est à elle que revenait le soin d'éclaircir cette mystérieuse affaire.

Tandis que, se tenant par la main, les gendarmes s'efforçaient d'endiguer le flot de ceux que poussait une malsaine curiosité, des fossoyeurs bénévoles dégageaient le cadavre de son tombeau de sable.

C'était le corps d'une femme. Elle pouvait avoir trente ans. Un pauvre peignoir bleu recouvrait un corps crispé, vêtu d'une combinaison de soie rose et chaussé de souliers à lanières de cuir blanches.

Cependant, à la gendarmerie d'Ostende, le commissaire aux délégations judiciaires, M. Spillaert, recherchait parmi ses dossiers. Il se souvenait vaguement qu'une femme avait été signalée disparue.

Sous les doigts du magistrat, les feuillets volaient. Son index appuyait sur chaque ligne des rapports. Soudain, il s'immobilisa.

M. Spillaert avait trouvé :

« Le 11 juillet, Madame Bauwaert, demeurant sur la chaussée de Nieuport, était venue déclarer que, depuis le 8 juillet, sa sœur, Mlle Marguerite Scheyns, couturière, 30 ans, avait disparu. Elle avait quitté la maison de ses parents à la tombée de la nuit. Selon toutes probabilités, elle allait à un rendez-vous fixé par une lettre, le matin même. Depuis, nul ne l'avait revue... »

Le commissaire se souvenait, maintenant. Il revoyait la petite maison proprette de la chaussée de Nieuport, toute brillante de son pavé lavé et de ses cuivres frottés avec amour. Près de la fenêtre, une pauvre femme, dont le visage creusé de rides s'auréolait de cheveux blancs, pleurait, tandis qu'un homme grisonnant lui tapotait les mains d'un geste amical. M. et Mme Scheyns se lamentaient sur la disparition de leur fille. Sur la table, un journal traînait. Une large manchette annonçait, en caractères gras, le douloureux événement.

Par la fenêtre entr'ouverte, entraient les cris joyeux des enfants jouant sur la dune, les reclus de l'orchestre du « Ranch California » et les clameurs du champ de courses.

— Si elle n'est pas revenue, gémissait la mère, c'est qu'on l'a tuée... Lorsqu'elle est sortie, elle était à peine vêtue... Une combinaison légère sous un peignoir de cotonnade...

— Soupçonnez-vous quelqu'un ? avait interrogé le magistrat.

Le visage du père s'était durci. Son regard avait brillé de fureur contenue.

— J'accuse, avait-il articulé nettement, j'accuse Octave Wyllfers d'avoir assassiné ma fille !...

Octave Wyllfers promenait sa silhouette de fétard endurci sur toutes les plages de la Belgique lorsque son service d'officier radiotélégraphiste à bord de la « malle » Ostende-Douvres,

LE TOMBEAU DE SABLE

S. S. Princesse Marie-José, lui laissait des loisirs. C'était un homme de quarante-trois ans qui, ayant fait toute la guerre, en avait conservé une certaine rudesse d'allure. Il était aimé des femmes pour son cynisme nonchalant et sa générosité de bon compagnon.

Cette réputation de don Juan aux conquêtes faciles avait séduit, il y a cinq ans, Marguerite Scheyns, la belle couturière.

Les parents de la jeune fille avaient vu sans déplaisir, en la personne du télégraphiste, un prétendant, quoiqu'ils se fussent étonnés maintes fois de la longueur des fiançailles.

Ils toléraient donc les relations des jeunes gens. Brusquement, il y a un mois, ce fut la rupture. Marguerite conçut un vif chagrin et un dépit certain.

Puis, ce fut le drame...

La police avait interrogé Wyllfers. Durant tout son entretien avec le chef de la brigade judiciaire, il ne s'était pas départi de son calme.

— Marguerite Scheyns n'a jamais été ma maîtresse, avait-il déclaré avec son élégante nonchalance. Tout au plus ai-je eu des relations avec elle, comme avec beaucoup d'autres femmes. Je ne m'attache d'ailleurs à aucune en les recherchant toutes !

Mais il révéla son cynisme écœurant en répondant au commissaire qui lui demandait s'il savait où Marguerite Scheyns était allée après leur dernière entrevue :

— Sait-on jamais où va une femme qui vous quitte ?

Il rééditait, sans s'en douter, un mot de Landru au président des Assises de Versailles.

L'affaire en était restée là. On avait rendu à l'officier télégraphiste sa liberté. Et M. Spillaert avait refermé le dossier en murmurant :

— Attendons le cadavre !

Le cadavre était trouvé aujourd'hui ; on l'avait retiré de son tombeau de sable. Mme Bau-

A deux pas de la demeure des Bauwens (marquée par un point) la jeune femme avait été enfouie vivante dans le sable (à l'endroit indiqué par la croix)



Sous la surveillance d'un prêtre, les enfants d'un patronage étaient allés jouer sur le sable.

Marguerite Scheyns (ci-dessous) s'était laissée prendre aux galanteries de l'officier.



gaert et ses parents, chancelants d'horreur et de désespoir, venaient de reconnaître sur la dalle de la Morgue le corps martyrisé de la belle Marguerite.

Maintenant, ce qui avait été une femme pleine de vie et d'ardeur se trouvait disséqué par le scalpel du médecin légiste. Dans le cadre austère et funèbre de l'Institut médico-légal, un muet interrogatoire s'échangeait entre ce corps sans vie et le praticien. Celui-ci se redressa soudain, la pâleur au front, les mains tremblantes.

« Cette femme, écrivit-il ensuite dans son rapport, est morte d'une mort atroce : elle a été enterrée vivante... »

Rasé de frais, sanglé dans son uniforme fringant, il se préparait à courir vers de nouvelles conquêtes. A la vue du policier qui s'avançait vers lui, il pâlit et tenta de s'enfuir. Mais quatre poignes solides le saisirent aux bras et aux épaules. Il fut jeté dans une puissante voiture qui démarra à toute vitesse.

Sur le quai, le chapeau à la main, le visage fouetté par l'air du large, le père de Marguerite était resté seul. Il n'avait pas dit un mot. Mais, dans son visage énergique, on pouvait lire l'atroce et douloureuse joie de savoir qu'enfin sa fille était vengée.

■ ■ ■

Devant le commissaire Spillaert, Octave Wyllfers n'avait plus aujourd'hui sa suffisance ni son assurance d'hier. Ce n'était plus qu'un homme qui se débattait contre une accusation terrible. Il niait même l'évidence.

— Pourquoi aurais-je tué Marguerite Scheyns ? Quel mobile aurait pu me pousser ? criait-il, dressé devant le bureau du magistrat.

Quelle raison, en effet, pouvait justifier cet épouvantable forfait ? La jalousie ? La passion ?

Le commissaire sentait que le problème était plus complexe encore. Tandis que l'officier marconiste et son ami avaient regagné leur cellule, en attendant d'être interrogés de nouveau, il revivait le drame. A l'aide des dépositions des témoins, des interrogatoires des inculpés, il reconstruisait ce puzzle monstrueux...

Octave Wyllfers avait quitté sa maîtresse depuis un mois. Celle-ci le poursuivait partout de ses pleurs, de ses plaintes, de ses prières... De ses menaces, aussi... Elle déclarait à haute voix qu'elle savait beaucoup de choses et qu'elle parlerait... Elle avait signé son arrêt de mort.

Ainsi se trouvaient vérifiés les racontars qui voulaient que le marconiste, en plus de son métier, occupât d'autres fonctions peu compatibles avec son uniforme. Il faisait du commerce, possédait à Thielt un cinéma géré par un homme de paille, avait des intérêts dans les teintureries Kœntjes, de Bruges, vendait sous un nom emprunté des cigares, des cigarettes et même de la margarine...

Or, il était interdit au personnel de l'Etat de cumuler plusieurs professions.

Mais il y avait plus grave encore. Octave Wyllfers faisait de la contrebande d'alcool. Peut-être même était-il l'un des membres d'une société de bootleggers dont les agissements seront découverts d'ici peu.

A bord du S. S. *Princesse Marie-José*, il passait en fraude des bouteilles de whisky. En vue des côtes, il jetait les bidons à la mer. Et le flux se chargeait de les porter jusqu'à la plage où une automobile stationnait. Le chargement opéré, elle démarrait à toute vitesse dans la direction de Thielt.

Les bootleggers belges ne furent-ils pas, un jour, surpris par la police ? Une poursuite s'engagea. Un jeune homme qui passait sur la route fut égaré par la voiture des contrebandiers qui réussirent à s'échapper.

Ne dit-on pas également que les sous-sols de la villa de Wyllfers sont transformés en dépôt d'alcool ?...

Marguerite Scheyns était au courant de tout ce trafic illicite. L'amoureuse, déçue dans ses rêves, voulait se venger. Elle faisait « chanter » son amant, le menaçant de tout révéler, ce qui lui ferait perdre son importante situation à bord de la « malle » *Douvres-Ostende* et le conduirait en prison.

Cette femme savait trop de secrets. Elle devenait un danger. Non seulement pour le marconiste, mais aussi pour tous ceux qui faisaient partie de la bande. Tous ceux qui, grâce à ce commerce de pirates, pouvaient se payer des voitures splendides, se faire construire des villas luxueuses sur le littoral et mener une vie agréable de millionnaires.

Il fallait qu'elle disparût. Un rendez-vous lui est fixé par son ancien amant. La lettre est glissée sous la porte de la petite maison de la chaussée de Nieupoort le matin du 8 juillet. Elle l'avait lue en silence et l'avait précieusement enfermée dans son sac à main. On ne devait pas la retrouver, d'ailleurs, après le meurtre. L'assassin avait eu soin de faire disparaître cette trace compromettante.

L'après-midi, on la voit rôder dans Mariakerke. Des enfants s'amusaient à creuser un grand trou dans le sable. Les innocents ne se doutent pas qu'ils préparent la fosse de la jeune femme.

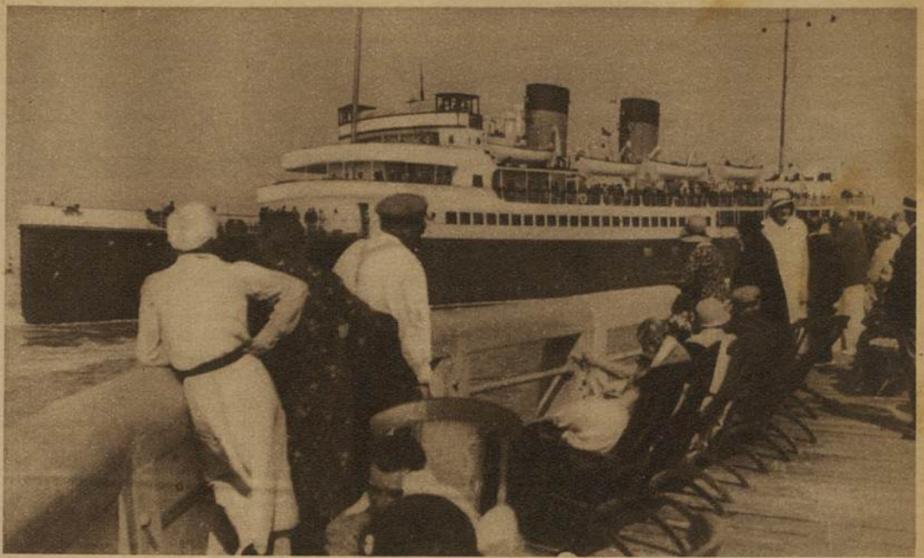
Octave Wyllfers et son inséparable Paul van Bockryck viennent à passer. Elle s'accroche à eux. Les deux hommes l'emmènent dans un café de la rue du Trône. Durant une demi-heure, ils discutent ensemble. Marguerite pleure, supplie, menace. Excédés, les deux amis se lèvent. Wyllfers jette une pièce de dix francs sur la table et sort. Dehors, il respire fortement. La femme a dit :

— C'est pour avertir Octave, avait-il déclaré. Et, le matin tragique où l'on avait mis à jour le corps martyrisé de la maîtresse du marin, il était là, au premier rang de la foule, suant la peur et les remords.

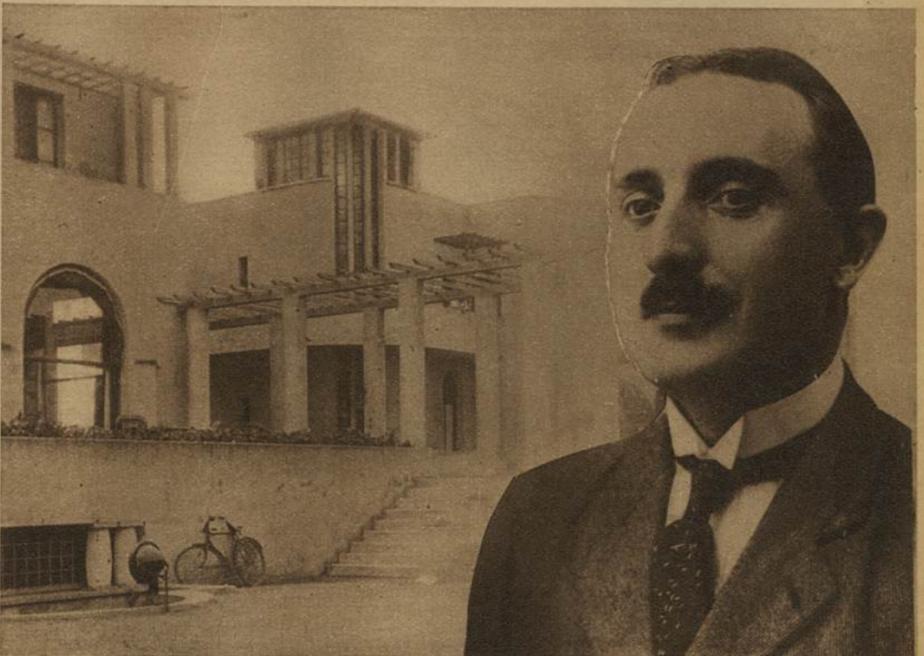
Le Parquet de Gand décida son arrestation immédiate. La dépêche adressée par lui au marconiste fut retenue.

Le lendemain, la « malle » *Douvres-Ostende* accostait aux quais de la gare maritime. Le père de Marguerite Scheyns était là, raidi dans sa douleur, aux côtés du commissaire Spillaert et de plusieurs inspecteurs.

Octave Wyllfers apparut sur la passerelle.



Wyllfers était officier radiotélégraphiste à bord de la « malle » *Ostende-Douvres*, le « S. S. *Princesse Marie-José* », mais il occupait ses loisirs à des trafics irréguliers.



Ce soir-là, Wyllfers (ci-dessus à droite), son ami van Bockryck et Mme Bauwens étaient allés prendre l'apéritif au « *Ranch California* » où Marguerite les avait épiés.



M^{me} Baugaert, la sœur de la victime, avait signalé sa disparition le 11 juillet.



La mère de Marguerite, une pauvre femme auréolée de cheveux blancs, se lamentait.

— C'est le dernier avertissement. Demain, je dirai tout ce qu'il faut dire... et je serai vengée.

Ils se dirigent alors vers la maison de M. et Mme Bauwens, dont l'architecture moderne se dresse parmi les arcades orientales et les jardins luxuriants. La couturière les suit. Elle espère encore un retour de son amant. Un geste... un mot. A défaut d'un reste de tendresse, une crainte des révélations qui le jette de nouveau dans ses bras.

Rien. Octave ne s'est pas retourné. Paul et lui sont maintenant sur la terrasse des Bauwens. Le visage plaqué contre les barreaux, Marguerite surveille son amant. Elle entend rire l'hôte et se voit invitée. Cela lui fait mal. Elle se sent si seule dans son chagrin.

Huit heures. La solitude habite maintenant la plage. On a replié les parasols multicolores, fermé les cabines qui dressent leurs petits cubes colorés sur le sable blanc. Des appels retentissent. Les gosses quittent leurs jeux pour aller manger la soupe. La fosse creusée par les bambins ouvre une gueule béante.

Octave Wyllfers, Paul van Bockryck et M^{me} Bauwens vont prendre l'apéritif à quelques mètres de leur villa, au « *Ranch California* ». Marguerite les suit. Elle rôde autour de l'établissement.

Le patron remarque son manège. Il va prévenir les consommateurs :

— Je n'aime pas le scandale, soufflé-t-il à voix basse à Octave. Vous feriez bien de vous méfier. Le marin hausse les épaules.

Et la nuit vient. A 21 heures, Wyllfers, son ami et la femme de M. Bauwens décident d'aller faire un tour sur la digue. Une ombre les suit. Marguerite n'abandonne pas la filature. Inquiets, le patron du « *Ranch California* » et un client suivent les promeneurs, prêts à intervenir. Mais comme rien ne se produit et que, d'autre part, il doit y avoir un important dîner de peintres et d'artistes ostendais au « *California* », le restaurateur regarde sa demeure.

La nuit pèse maintenant sur Mariakerke, protégeant les couples qui viennent chercher là un peu de calme pour leurs ébats.

A 22 heures, le trio réapparaît sur la terrasse du café, Marguerite n'est plus derrière eux...

Elle gît maintenant au fond de sa fosse... L'occasion était trop belle de ne pas se débarrasser de cette femme devenue gênante. Près du trou creusé dans le sable, on l'attend. Elle rejoint le groupe. La discussion reprend de nouveau.

Soudain, l'un des hommes l'empoigne et la renverse au fond de la fosse. Le sable croule sur elle. Elle tente de se débattre, mais le lourd linéol de terre la paralyse, l'étouffe.

Elle veut crier. Le sable pénètre dans sa gorge. Elle veut respirer. Il se glisse jusqu'au fond des poumons. Elle suffoque. Elle agonise de cette mort épouvantable des enterrés vivants, tandis que, là-haut, les fossoyeurs assassins, trop heureux d'être libérés de cette menace, piétinent sur son tombeau.

Robert HENNUMONT.

Alors, l'enquête marcha à pas de géant. On entendit des témoignages divers. On les collectionna. On les confronta.

La culpabilité du don Juan des plages se trouva bientôt confirmée par l'imprudencence même de celui qui fut peut-être son complice, Paul van Bockryck.

Octave Wyllfers se trouvait à bord du S. S. *Princesse Marie-José* le jour où l'on découvrit le cadavre de la belle couturière. On attendait son retour pour l'interroger de nouveau. Tout laissait prévoir que c'était lui l'assassin...

Dans l'après-midi, M. Spillaert reçut un coup de téléphone de la poste. Une voix lui communiquait :

— Paul van Bockryck vient d'envoyer à Octave Wyllfers le télégramme suivant : « *Découverte. Restez à Douvres.* »

Paul van Bockryck, le curieux ami de l'officier marconiste, était le fils d'un important fonctionnaire de la ville. Sa conduite, d'ailleurs, avait semblé bizarre aux enquêteurs. Quelques jours auparavant, comme le flot avait rejeté sur la plage le corps d'une Anglaise — qui s'était noyée pour avoir perdu sa fortune au bac-cara — Paul van Bockryck s'était aussitôt précipité au commissariat pour demander si la noyée n'était pas Marguerite Scheyns...

— C'est pour avertir Octave, avait-il déclaré. Et, le matin tragique où l'on avait mis à jour le corps martyrisé de la maîtresse du marin, il était là, au premier rang de la foule, suant la peur et les remords.

Le Parquet de Gand décida son arrestation immédiate. La dépêche adressée par lui au marconiste fut retenue.

Le lendemain, la « malle » *Douvres-Ostende* accostait aux quais de la gare maritime. Le père de Marguerite Scheyns était là, raidi dans sa douleur, aux côtés du commissaire Spillaert et de plusieurs inspecteurs.

Octave Wyllfers apparut sur la passerelle.



Posé à même le sable de la dune macabre, le cercueil de bois blanc attend la triste dépouille que l'on vient de déterrer

PETITES CAUSES

Le château des sortilèges



Maurice Maeterlinck qui acheta le château.

Nice (de notre correspondant particulier).

Le château de Castellamare, ce palais cyclopéen jamais achevé qu'on se montre sur la route de Nice à Villefranche, suspendu entre le boulevard et la mer, serait-il, comme ces châteaux du Roman de la Rose, frappé d'un sortilège ? On pourrait le croire. Après les romanesques aventures du comte de Miléant qui en fut, pendant quelques années, le propriétaire, voici que Castellamare est aujourd'hui le centre ou, si l'on préfère, le pivot d'un nouveau scandale.

Etrange et mystérieuse figure que celle de ce comte dilettante, à la vérité Russe d'humble origine qui, pendant plusieurs années, fit figure de mécène sur la Côte d'Azur. Il donnait, à la villa Vigier, des fêtes somptueuses où se retrouvait ce qu'il était convenu d'appeler le « Tout-Riviera ». Poète, musicien, il créa, dans les jardins de la villa Vigier, un théâtre de la nature. De grands orchestres s'y firent entendre, cependant que, sur le domaine de Castellamare, on bâtissait son rêve : un palais babylonien accroché à la falaise, avec des salles sans fin pavées de marbre bleu, des terrasses larges comme des places publiques.

Malheureusement, de Miléant bâtissait, mais ne payait pas. Les hypothèques s'accumulaient sur ce palais que le comte pensait pouvoir transformer en casino. Les saisies se succédèrent. De Miléant et sa femme, une Autrichienne intrigante, disparurent de la grande scène à fond bleu d'azur qu'ils avaient occupée avec quelque tapage. Ils firent une sortie assez navrante. Ils comparurent en correctionnelle pour émission de chèques sans provision et Castellamare, cette ébauche en marbre d'un mégalomane, fut mis aux enchères et acheté par le poète Maurice Maeterlinck.

La mise à prix avait été de cent mille francs. Le 14 mai 1930, après des enchères mouvementées, Castellamare avait été adjugé pour 2.851.000 fr. à M^e André Gasiglia, avoué à Nice, pour le compte de l'auteur de l'Oiseau Bleu.

Maeterlinck retrouvait là un décor où la légende l'avait souvent conduit. Il y habitait avec sa jeune femme et, prudemment, mais avec ténacité, il continuait les travaux.

— Il y aura de la place pour mes amis, disait-il en souriant. Il écrivit là son dernier ouvrage, l'Araignée de Verre.

Mais la liquidation se faisait attendre. Quatre millions d'hypothèques avaient été souscrits par de Miléant et les créanciers réclamaient la répartition du prix de vente. Du même coup, Maurice Maeterlinck apprenait que M^e André Gasiglia, qui avait reçu les 2.851.000 fr. en dépôt, était impuissant à

lui avaient été remises non pas à titre de dépôt à vue, mais pour les utiliser de la manière la plus intéressante.

Ce que nie évidemment Maurice Maeterlinck, et pour cause.

M^e André Gasiglia est une personnalité très en vue de Nice. Il est maire de Contes et conseiller général. C'est un esprit fin, avisé, étonnamment subtil. On ne s'explique pas ses déboires. Il vivait très simplement, mais se montrait fort généreux à l'égard de sa commune et des pauvres gens. C'est de ce côté-là, sans doute, qu'il faut chercher l'abîme qui s'est creusé sous ses pieds.

P. R.



Le comte de Miléant (ci-contre, le premier à droite) faisait bâtir mais ne payait pas.

Ce fut le poète de Pelléas et Mélisande (ci-dessous) qui obtint gain de cause dans ce procès.

les verser au Tribunal civil, et que, par suite d'enchères vicieuses, le palais pouvait être à nouveau mis en vente.

Maurice Maeterlinck déposa une plainte en abus de confiance contre l'avoué et, en juillet 1932, M^e André Gasiglia dut répondre devant le juge d'instruction de la plainte qui avait été déposée contre lui.

Il y eut de pénibles pourparlers. L'écrivain belge finit alors par accepter un accord aux termes duquel il recevait une hypothèque sur les biens de Mme Gasiglia et le transfert d'une créance de 500.000 francs sur le prix de son étude.

De plus, M^e Albert Gasiglia, fils de l'avoué, garantissait à Maurice Maeterlinck une somme de 500.000 francs avant le 22 janvier 1933.

De cet accord, Maurice Maeterlinck reçut 440.000 francs, produit de la vente des biens de Mme Gasiglia, et une offre de 60.000 francs de M^e Albert Gasiglia pour arrondir la somme.

— C'est 500.000 francs que vous me devez, et non 60.000 francs, rétorqua Maeterlinck à M^e Albert Gasiglia.

Un procès eut lieu. Gain de cause fut donné au poète de Pelléas et Mélisande. Il restait donc que M^e André Gasiglia, son étude vendue, était débiteur de 1.300.000 francs qu'il devait verser avant le 22 juillet.

Maurice Maeterlinck confirma sa plainte. D'autres clients de l'étude l'imitèrent, pour un total d'une cinquantaine de mille francs qui leur étaient dus. C'est l'averse sur le dos de Saint-Martin à qui on a enlevé son manteau !

Après un interrogatoire dramatique, M^e André Gasiglia fut placé sous mandat de dépôt. Il a affirmé que les sommes



Castellamare est une sorte de palais babylonien accroché à la falaise, face à la mer.

LE DISQUE ROUGE

3 fr. 50

LE DISQUE ROUGE

Otwell Binns
Adapté de l'Anglais par Raoul Nicole

L'HÔTE DISPARU

3 fr. 50

LA RENAISSANCE DU LIVRE
94, r. d'Alésia, PARIS (XIV^e) Excl. Hachette

DERNIERS VOLUMES PARUS :

RENÉ THÉVENIN
LE CHASSEUR D'HOMMES
RAOUL CHAPELAIN
LES PERLES SANGLAN TES
ARTHUR MORRISON
LA MAIN DE GLOIRE
H.-M. WALSH
LE MYSTÉRIEUX X
VICTOR BRIDGES
LE SECRET DE LA FALAISE
ALBERT BONNEAU
LE DÉSERT AUX CENT MIRAGES
G.-G. TOUDOUZE
LE MAÎTRE DE LA MORT FROIDE
ARTHUR MILLS
SERPENT BLANC
HERVE DE PESLOUAN
L'ÉNIGME DE L'ÉLYSÉE
CHRISTIAN DE CATERS
LA SAUTERELLE AMÉTHYSTE

Incroyable 40 MORCEAUX

et 1 appareil portatif valise

Fr. 475
payables
Fr. 39.»
par mois

8 JOURS A L'ESSAI - 1^{er} versement 1 mois après la livraison

L'appareil portatif à aiguilles Réve-Idéal, d'une sonorité parfaite, dimens. : 40x31x16 cm., est d'une présentation irréprochable, recouvert similicuir brun. Le moteur est absolument silencieux. Il est garanti 5 ans. L'appareil seul : fr. 275. » ; payables fr. 23. » par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés : fr. 200. » ; payables fr. 16. » par mois (fr. 24. » 1^{er} vers.). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de fr. 475. » ; payables fr. 39. » par mois (fr. 16. » 1^{er} versement). Nous fournissons tous les appareils et disques « Pathé » et « Idéal ».

8 JOURS A L'ESSAI

Demandez notre catalogue N° 46.

BULLETIN DE COMMANDE D. D 17

Je prie la Maison GIRARD & BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif Réve-Idéal, à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques (40 morceaux) (payer ce qui ne convient pas), au prix de fr. _____, que je paierai fr. _____ par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

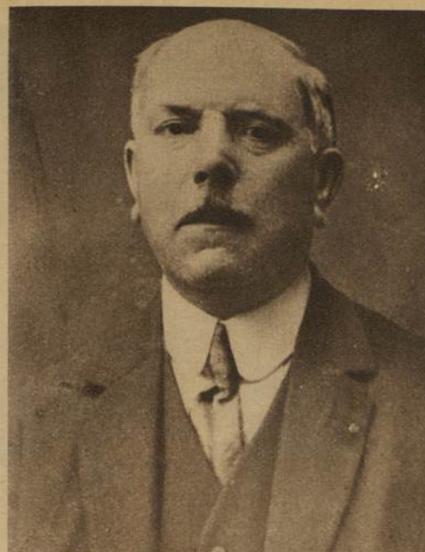
Nom et prénoms _____ Domicile _____
Profession ou qualité _____ Gare _____
Département _____ Fait à _____ le _____ 193

(Signature) :

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

LE TORRENT DE LA HAINE



La hache retomba droit sur le cou de M. Chabrefy, qui s'affaissa en gémissant.



On entendit Courtoux au bord du Bandiat (à l'endroit marqué par un mouchoir).



Le moulin de Tarade dressait, dans la vallée, de vieux murs de burg féodal.



Le brasseur Jean Courtoux, la tête fracassée, fut ramené à son domicile.



Comme M. Andrieux (à gauche) luttait désespérément avec la brute, le jeune Meilhac, M^{me} Marcillaud et Defaye (ci-contre de gauche à droite), arrivèrent à son secours.

Limoges (de notre correspondant particulier).

MARTIAL Tarade, meunier à Pensol, avait un surnom. On l'appelait : le « loup ». Il était sauvage, farouche. Au bord d'un ruisseau capricieux, le Bandiat, son moulin dressait, dans la solitude de la vallée, de vieux murs solides de burg féodal. Il y vivait en reclus avec sa femme et son fils à qui il inspirait une crainte respectueuse.

Ce grand vieillard, sec, décharné, avait un visage tendu d'ascète, illuminé par deux yeux ardents. Il ne parlait guère à ses concitoyens. La haine habitait son cœur. Il se disait persécuté par tous et, violemment, cherchait, nuit et jour, querelle à tout le monde.

Il surveillait ses prés, ses vergers, ses champs et assignait devant les tribunaux le malheureux qui franchissait une clôture, cueillait un fruit ou foulait l'herbe nouvelle.

Dans Pensol et toute la région, on le craignait et on le détestait tout à la fois. Et c'est pourquoi les habitants de ce coin charmant de la Dordogne avaient appelé l'atrabilaire misanthrope : le « loup ».

Depuis quelques années, il avait vieilli. On le voyait passer dans les rues du village, marchant d'un pas vif, gesticulant un peu comme un homme tourmenté par des soucis.

Son humeur était devenue agressive. La passion, la colère, la rancune le rongeaient. Pourquoi ?

A Pensol, on disait, mi-sérieusement, mi-riant : — C'est le torrent qui lui donne du tourment.

C'était vrai. Le torrent autour duquel tournaient les aubes de son moulin était fantasque. Il coulait parfois doucement, comme un ruisseau tranquille. Puis il sortait brusquement de son lit, ruinant, submergeant les champs de la rive droite qui appartenaient à Tarade.

On sait quel prix les paysans attachent à la terre dont ils vivent ; qui les a vus se disputer avec une âpreté sans nom un bout de champ mesure l'intensité de la passion qui les anime lorsque leur terre — qui leur est plus précieuse que leur âme — est en jeu.

Le meunier souffrait de se voir dépossédé d'un morceau de son bien par le fait des caprices du Bandiat. Il défendit ses champs. Il apporta au bord de l'eau de lourdes pierres dont il bâtit une petite digue.

Ce travail terminé, il vit, avec une secrète satisfaction, le flot envahir le pré de son voisin de la rive gauche.

Mais celui-ci — M. Andrieux — était aussi un paysan. Il demanda raison au meunier des éboulements que provoquait dans ses prairies l'impétueux ruisseau.

Tarade l'écouta silencieusement et lui tourna le dos.

— C'est bien, dit Andrieux, je plaiderai.

Le procès dura trois ans. Le meunier — après avoir épuisé toutes les procédures, tous les artifices de la chicane — fut condamné sans recours. Condamné à laisser le ruisseau vagabonder en liberté dans les prairies qui lui plairaient.

Cinq hommes étaient réunis sur la rive, regardant gravement courir sur les cailloux une eau claire et scintillante : Tarade, son voisin Andrieux, M. Chabrefy, architecte-expert, que la Cour d'Appel avait désigné pour procéder à l'exécution du jugement, deux amis de M. Andrieux : un journaliste, Jean Courtoux, un brasseur, M. Latacon.

Tarade était calme. Son visage maigre avait une expression dure, mais paisible.

Mais, au fond de son cœur, la haine qui, depuis trois ans, s'accumulait, bouillonnait comme l'eau du torrent. Elle aussi devait tout dévaster dans sa fureur vengeresse.

Le ciel était pur, l'air limpide, l'eau claire, et les deux hommes ne se doutaient pas qu'ils vivaient leurs derniers instants.

On explora le lit du ruisseau. Tarade interrogea d'un air doux :

— Ne croyez-vous pas qu'il serait nécessaire de passer sur l'autre rive ? Nous pourrions nous rendre mieux compte.

Sur l'autre rive, dans un buisson, il y avait une hache fraîchement affûtée et deux fusils chargés.

M. Andrieux frissonna. Une subite appréhension l'étreignit. Il eut envie de conseiller à l'expert de ne pas suivre le paysan. Il redoutait un piège. Mais le « loup » n'accuserait-il pas alors M. Chabrefy de partialité ?

Il se tut. Et son silence signalait un arrêt de mort.

On traversa le torrent, pieds nus, pour gagner la rive où le meunier avait édifié un barrage contre les flots.

M. Chabrefy lut le jugement, le commenta, invita Tarade à enlever les rondins et les pierres qui détournaient le lit de la rivière.

— C'est bien ! répondit Tarade ; je m'exécute...

Il prit une hache, la longue hache de bûcheron qu'il avait posée au bord de la halle, et, à coups réguliers, lentement, il entama le tronc d'une vergne.

Il s'arrêta un moment, se redressa pour éponger sur son front des gouttes de sueur.

Quelques pas plus loin, M. Chabrefy, agenouillé, examinait le terrain.

Tarade s'approcha de lui. Il leva sa hache. Un court instant, il demeura immobile, les bras levés, dans l'attitude que les gravures populaires donnent au bourreau. Un instant... Une petite chansonnette, cristalline, venait de la rivière courant sur son lit de cailloux. La hache retomba droit sur le cou de M. Chabrefy qui s'affaissa en gémissant.

Le meunier jugea sans doute que sa main n'avait pas été assez ferme. Il frappa une seconde fois...

Jean Courtoux, assis sur les bords du torrent, se baignait les pieds. Il entendit le choc sourd d'un corps roulant sur le sol, les gémissements de douleur. Il leva la tête... Le « loup » s'avançait vers lui, l'arme haute, les yeux brillants de fureur.

L'homme prit peur. Il hurla, appela à l'aide, puis, dressé soudain, essaya de s'échapper.

Il courut dans l'eau... Il trébucha sur les pierres, glissait au fond des trous. Tarade avait bondi dans le torrent, faisant éclabousser autour de lui l'eau claire. Il avançait à pas égaux, se rapprochant peu à peu du malheureux qui patageait.

La hache brilla dans l'air limpide, accrocha un rayon de soleil, et, comme un éclair, s'abattit à trois reprises.

Dans l'eau du torrent, une flaque rouge s'élargit et se mêla à l'onde pure qui, là-bas, faisait chanter les aubes du moulin.

On dit que la vue du sang réveille au cœur des loups l'instinct de la chasse meurtrière. Tarade avait bien mé-

Grand vieillard sec, au visage tendu, à l'humeur maussade, Tarade (ci-contre), méritait bien son surnom du « loup ».

Le Bandiat (ci-dessus) est un ruisseau capricieux et fantasque.

rité son surnom. Il était altéré de sang. La haine grondait en lui.

Mme Tarade accourait en hurlant : — Sauvez-vous ! Sauvez-vous !...

Par la fenêtre, elle avait vu le meurtrier. Et, comme elle courait vers la porte, elle s'était aperçue que les deux fusils qui étaient accrochés au mur n'étaient plus là.

Elle se jeta contre son mari, au péril de sa vie, en criant :

— Que fais-tu ?... Que fais-tu ?...

La brute, d'un revers de bras, la jeta dans un buisson et reprit sa marche au crime. Il se dirigeait maintenant vers M. Andrieux en grognant d'une voix rauque :

— A toi, maintenant !... A toi !...

Andrieux eut peur. Il prit sa course à travers champs. Mais il était gros, manquait de souffle, et, bien qu'il eût sur son pour-suitant une légère avance, il sentit bientôt, sur ses talons, la respiration haletante de la brute.

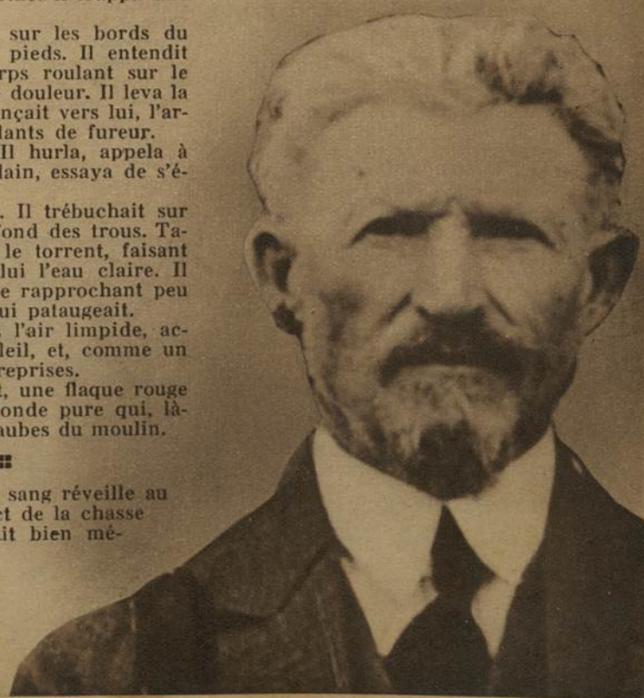
Il lui fit face. Résolument, jouant son va-tout, Andrieux se précipita sur Tarade au moment où celui-ci levait encore une fois son arme terrible. Il put saisir le poignet du meurtrier. La hache que l'autre venait de lancer passa juste au-dessus de sa tête. Une lutte à mort s'engagea. Tous deux roulèrent à terre, Tarade cherchant dans sa poche un couteau pour essayer de se débarrasser d'Andrieux.

Mais survinrent alors, à bout d'haleine, le jeune Meilhac et deux voisines, Mmes Marcillaud et Defaye, qui firent lâcher prise au « loup ».

Se sentant cerné, celui-ci s'enfuit. Il disparut derrière une haie.

Quelques secondes s'écoulèrent. On entendit l'éclatement d'un coup de feu. Tarade s'était tué. On trouva son corps près du cadavre de Courtoux. Il gisait face contre terre. La charge de la cartouche avait fait sauter la boîte crânienne. Les deux mains effleuraient l'eau du torrent qui continuait sa douce chanson, comme si rien ne s'était passé.

Henri ANGER.



ON A FERMÉ BUENOS-AIRES

II. (9) - ASILE OU PIÈGE

Barcelone (de notre envoyé spécial).

Le train ralentissait. Nous avions longé l'admirable vallée de l'Ariège et nous traversions maintenant les dernières gares françaises.

Georgette, la jeune femme que Lucien « l'Américain » devait faire passer, en fraude, à la frontière, était demeurée silencieuse. En quelques mots sans réplique, Lucien avait coupé court à ses commentaires.

— Ne nous casse pas la tête. Ton « homme » a besoin de toi, là-bas, pour vivre. Le reste, c'est mon affaire. Moi, je connais Barcelone comme ma poche. J'y ai vécu à plusieurs reprises, à mes retours d'Argentine. Celui qui, là-bas, sait se planquer et trier ses relations peut y vivre tranquille jusqu'à la fin de ses jours, si ça lui fait plaisir... Certes, comme partout, il y a des « condés » et des mouchards. Bob, s'il sait tenir sa langue, peut éviter les coups durs.

Sans que je l'en eusse prié, « l'Américain » avait tenu, d'ailleurs, à m'expliquer les raisons qui avaient poussé Bob à s'exiler à Barcelone. Il s'agissait, comme je m'en doutais, d'une de ces explications où les arguments deviennent soudain sans valeur et les relations diplomatiques impossibles. Deux coups de browning avaient éclairé une situation assez trouble. Bob, sans plus attendre, avait filé le lendemain vers l'Espagne et, par des amis, avait fait savoir qu'il attendait sa « régulière ».

Inconsciente, Georgette somnolait, terrassée par la chaleur. Nous la réveillâmes pour descendre une station avant la gare internationale de la Tour-de-Carol. Une auto nous conduisit à Bourg-Madame, qui n'est séparé de Puigcerda, premier village espagnol, que par un pont gardé de douaniers inoffensifs.

Lucien n'avait rien laissé au hasard. — Monsieur et moi, avait-il dit à Georgette, nous passons avec l'auto et les bagages. Pas de difficultés. Toi, tu passes quelques heures après à pied, comme quelqu'un qui se promène le nez au vent. Si on te demande où tu vas, tu réponds : « A Puigcerda ». Si on te réclame les papiers, tu réponds que tu les a oubliés à l'hôtel et que tu vas les chercher. Tu reviens sur tes pas et tu prends ce sentier. J'ai prévu le guide. Il te fera passer par la montagne, comme une lettre à la poste. A Puigcerda, nous t'attendrons place Cabrinetti, avec l'auto qui nous conduira jusqu'à la prochaine gare espagnole. Dans le train, ne crains rien. On ne demande pas de papiers aux femmes.

Il était trois heures de l'après-midi. Un soleil aveuglant faisait miroiter comme une glace le mince cours d'eau qui sert de frontière aux deux pays. De l'autre côté du pont, assis à cheval sur des chaises, les douaniers espagnols somnolaient sous leurs képis plats. L'auto, munie d'un triptyque, franchit le poste avec aisance, et, nos passeports visés, nous poursuivîmes notre route.

Une joie secrète animait « l'Américain », joie du vieux chien de chasse qui retrouve les émois de sa jeunesse et pour qui la ruse, le risque, l'audace semblent aussi nécessaires à l'équilibre de la vie que, pour un montagnard, l'air des cimes et le bruit des torrents.

Trois quarts d'heure après, Georgette, cramoisie par la marche, nous rejoignait sur la petite place bordée d'arcades de Puigcerda. — Ah bien ! dit-elle, vous m'en faites attraper une suée ! Si ce n'était pas pour Bob !...

« L'Américain » triomphait : — Vous voyez ! Pas d'émotion... La route de Buenos-Aires n'a pas toujours été aussi commode, allez !... Mais ne perdons pas de temps. Il faut tenter de rattraper le train qui arrive à minuit à Barcelone. Vous ne connaissez pas Barcelone ? Eh bien ! vous allez

voir ça. Minuit, c'est l'heure où la ville s'épanouit dans ses lumières et dans ses musiques, où les remblas sont grouillantes de monde, où les cafés-chantants du Paralello regorgent de spectateurs, où le Barrio Chino bat son plein. Allez ! chauffeur, en route, et pleins gaz !

Et, comme l'auto s'engageait dans la montagne dont les crêtes se profilaient au loin, sur le ciel, comme des vagues énormes, Lucien fit un geste d'amitié à deux carabinieri qui, le fusil en bandoulière, un couvre-nuque moutarde sous leur bicorne ciré, semblaient avoir été mis là spécialement pour nous indiquer la direction de l'ancien chemin de Buenos-Aires !

L'air plus lourd succédant à la fraîcheur de la route nous signala, à l'entrée d'un faubourg, l'approche de Barcelone. La chaleur du jour longuement réfléchi par la rue semblait se répandre soudain, par bouffées, dans la nuit. Nous avions raté le train électrique à Ripoll et, pour un prix presque raisonnable, le chauffeur de Puigcerda avait consenti à nous transporter jusqu'à Barcelone.

« L'Américain », fier de ses connaissances, nous désignait au passage l'enceinte colorée de la Plaza de Toros et, bientôt, les hautes façades lumineuses de la place de Catalogne.

Une étrange danseuse apparut soudain sur la piste dégagée de la « Criolla ».

C'est non loin de cette place fameuse, près de la porte d'un hôtel, que nous fîmes stopper la voiture.

— S'agit maintenant d'être prudent, dit mon compagnon. Rendez-vous, dans une heure, au « Trink'Hall », sur la rambla del Centro. Nous irons souper ensuite dans un petit restaurant tenu par un Français, dans le quartier chinois. J'emène Georgette à la pension de Bob. A tout à l'heure...

Je les regardai s'éloigner. Je les vis bientôt se fondre dans le mouvement des promeneurs qui descendaient vers les ramblas où passaient, en frôlant les arbres, de gros tramways jaunes surmontés d'impériales.

Ce n'est pas en une nuit qu'on peut prendre connaissance de la vie secrète d'une ville. Et je ne pensais guère, dès cette première soirée, en apprendre plus long sur Barcelone que ce qu'en pouvait offrir le décor tour à tour misérable et fulgurant des rues du plaisir.

Mais « l'Américain » n'est pas de ces guides qui puisent leurs indications dans les manuels du tourisme. Il porte, dans sa mémoire, d'étranges archives que sa vie aventureuse lui permet sans cesse de renouveler et de mettre à jour.

J'ai tout de suite aimé l'atmosphère intime de ce petit restaurant du quartier chi-

nois où nous nous trouvâmes tous réunis, vers une heure du matin. Le patron, un Français, qui poussait la ressemblance avec Max Dearly jusqu'à lui emprunter sa voix caverneuse, nous installa autour d'une petite table mal équilibrée, non loin de la cuisine. Une odeur d'huile, d'ail et de safran chassait vers la rue ce qui pouvait subsister de fraîcheur dans l'air brassé par le ventilateur. Une servante bouffie nous apporta des tranches de jambon d'un rouge foncé, des olives, des œufs baignés d'huile et une bouteille d'un vin blanc doré qui sentait l'éther. Le repas commença.

Bob, l'exilé, mangeait en silence. C'était un garçon d'aspect très jeune, aux traits assez fins, et qui, sans une cicatrice près des lèvres qui donnait à sa bouche un air de gouaille et de dureté, n'aurait pas été sans attrait. Georgette regardait son « homme » en grignotant des olives. Seul, Lucien « l'Américain » faisait les frais de la conversation :

— Vois-tu, Barcelone a toujours été l'escale classique de la route de Buenos-Aires, l'asile provisoire de tous ceux qui, dans l'une ou l'autre direction, traversent les mers ; si tu veux, une sorte de dépôt de la traite, comme le Fort Saint-Jean est, à Marseille, le dépôt de la Légion étrangère. Seulement, il faut distinguer entre deux catégories d'hommes : d'abord, ceux qu'on nomme les « voyageurs », c'est-à-dire les vrais trafi-



voir ça. Minuit, c'est l'heure où la ville s'épanouit dans ses lumières et dans ses musiques, où les remblas sont grouillantes de monde, où les cafés-chantants du Paralello regorgent de spectateurs, où le Barrio Chino bat son plein. Allez ! chauffeur, en route, et pleins gaz !

L'air plus lourd succédant à la fraîcheur de la route nous signala, à l'entrée d'un faubourg, l'approche de Barcelone. La chaleur du jour longuement réfléchi par la rue semblait se répandre soudain, par bouffées, dans la nuit. Nous avions raté le train électrique à Ripoll et, pour un prix presque raisonnable, le chauffeur de Puigcerda avait consenti à nous transporter jusqu'à Barcelone.

« L'Américain », fier de ses connaissances, nous désignait au passage l'enceinte colorée de la Plaza de Toros et, bientôt, les hautes façades lumineuses de la place de Catalogne.

Une étrange danseuse apparut soudain sur la piste dégagée de la « Criolla ».

C'est non loin de cette place fameuse, près de la porte d'un hôtel, que nous fîmes stopper la voiture.

— S'agit maintenant d'être prudent, dit mon compagnon. Rendez-vous, dans une heure, au « Trink'Hall », sur la rambla del Centro. Nous irons souper ensuite dans un petit restaurant tenu par un Français, dans le quartier chinois. J'emène Georgette à la pension de Bob. A tout à l'heure...

Je les regardai s'éloigner. Je les vis bientôt se fondre dans le mouvement des promeneurs qui descendaient vers les ramblas où passaient, en frôlant les arbres, de gros tramways jaunes surmontés d'impériales.

Ce n'est pas en une nuit qu'on peut prendre connaissance de la vie secrète d'une ville. Et je ne pensais guère, dès cette première soirée, en apprendre plus long sur Barcelone que ce qu'en pouvait offrir le décor tour à tour misérable et fulgurant des rues du plaisir.

Mais « l'Américain » n'est pas de ces guides qui puisent leurs indications dans les manuels du tourisme. Il porte, dans sa mémoire, d'étranges archives que sa vie aventureuse lui permet sans cesse de renouveler et de mettre à jour.

J'ai tout de suite aimé l'atmosphère intime de ce petit restaurant du quartier chi-

nois où nous nous trouvâmes tous réunis, vers une heure du matin. Le patron, un Français, qui poussait la ressemblance avec Max Dearly jusqu'à lui emprunter sa voix caverneuse, nous installa autour d'une petite table mal équilibrée, non loin de la cuisine. Une odeur d'huile, d'ail et de safran chassait vers la rue ce qui pouvait subsister de fraîcheur dans l'air brassé par le ventilateur. Une servante bouffie nous apporta des tranches de jambon d'un rouge foncé, des olives, des œufs baignés d'huile et une bouteille d'un vin blanc doré qui sentait l'éther. Le repas commença.

Bob, l'exilé, mangeait en silence. C'était un garçon d'aspect très jeune, aux traits assez fins, et qui, sans une cicatrice près des lèvres qui donnait à sa bouche un air de gouaille et de dureté, n'aurait pas été sans attrait. Georgette regardait son « homme » en grignotant des olives. Seul, Lucien « l'Américain » faisait les frais de la conversation :

— Vois-tu, Barcelone a toujours été l'escale classique de la route de Buenos-Aires, l'asile provisoire de tous ceux qui, dans l'une ou l'autre direction, traversent les mers ; si tu veux, une sorte de dépôt de la traite, comme le Fort Saint-Jean est, à Marseille, le dépôt de la Légion étrangère. Seulement, il faut distinguer entre deux catégories d'hommes : d'abord, ceux qu'on nomme les « voyageurs », c'est-à-dire les vrais trafi-



De gauche à droite : Souques, Pierrot-le-Fou, Padovani, Paravicini, qui s'étaient réfugiés à Barcelone et qui y furent arrêtés.

quants. A l'époque où la route de Buenos-Aires n'était pas encore fermée, ils avaient ici leur club, leur cercle — la pension Bordes, 15, rue de l'Union — où ils se fournissaient en faux passeports, faux livrets de mariage, faux états civils pour mineures. Ce club était en relations avec certains employés des compagnies de navigation qui facilitaient, à bord, le voyage des femmes exportées en Amérique.

« Il y avait alors des combinaisons inouïes. Cela coûtait parfois de cinq cents à mille pesetas. Mais ceux qui travaillaient « dans la remonte » arrivent ici la poche bien garnie. Le club, d'ailleurs, avançait l'argent du voyage. Des filles de seize à dix-huit ans ont été ainsi expédiées. Et ces messieurs de Buenos-Aires assuraient le remboursement dès le débarquement des « colis ». Tout marchait comme sur des roulettes. Bordes était d'ailleurs un rude gaillard qui ne tolérait aucune discussion dans sa pension.

« — Vous avez le temps de faire du dressage en Amérique, disait-il; ici, des « bons » !

« Le club ne rendait pas seulement service aux trafiquants, mais aux hommes traqués, aux évadés, aux contumax : Baptistin Travail, Emile-le-Bègue, Milo-les-Belles-Dents, Tissier, l'assassin de la bouchère de la Villette, y ont reçu asile... Je ne te cite que les noms qui me reviennent en mémoire.

« Seulement, comme toujours, il y a la concurrence. Un autre club se créa, tenu par un certain César Curti, trafiquant expulsé des Amériques, et qui ouvrit une pension rivale, calle Conda Alsalto. Une lutte s'engagea entre les deux pensions, au plus grand profit de la police qui trouva là ses meilleurs indicateurs. Les asiles devinrent des pièges. Bordes ferma sa pension à la suite d'une perquisition opérée de concert avec la police française qui recherchait alors une bande de faux monnayeurs ».

Lucien « l'Américain » baissa le ton :

« Ceux qui font aujourd'hui de Barcelone leur séjour doivent se méfier. Tu as vu le coup de filet d'il y a un mois : Pierrot-le-Fou, Souques, Paravicini, Antoine-la-Rocca. Ce dernier arrivait de Buenos-Ayres. Pierrot-le-Fou et Souques allaient y partir quand ils apprirent que la route était barrée. Ils auraient pu se cacher longtemps ici, s'ils n'avaient été dénoncés. Barcelone, refuge des hors-la-loi, est souvent leur « tombeau ». On a vu des combines inouïes : des femmes embarquées, et leurs « hommes » priés de descendre à la dernière minute par la police complice. Les femmes, restées seules à bord, tombaient entre les mains d'autres trafiquants. Un certain Sauveur l'Acrobate réalisa une fortune avec deux femmes « fauchées » dans ces conditions à un nommé Zermati, qui dut revenir bredouille à Paris. Quant aux hommes traqués qui se réfugient ici — je le dis pour Bob qui m'écoute — ils ne sauraient être trop prudents.

« Pierrot-le-Fou, l'un des quatre hommes arrêtés par le brigadier Maizaud avec la collaboration de la police espagnole, s'il n'avait pas été si vantard et s'il n'avait pas voulu faire ici le caïd, ne serait peut-être pas tombé. On l'eût d'ailleurs de justesse. On trouva sur lui dix mille francs avec lesquels il comptait s'embarquer pour le Mexique, nouvelle route de la traite. Mais Pierrot-le-Fou avait trop fait, ici, le casseur d'assiettes pour que le « milieu » l'assistât. Et, bien qu'il se cachât à Barcelone sous un faux nom, les indicateurs eurent vite fait de l'identifier.

« Quant à Antoine-l'Excommunié, je te raconterai un autre soir sa vie extraordinaire et comment il « tomba », lui aussi, dans les filets tendus par la police. »

Le repas s'achevait, Georgette, un peu étourdie par le vin qu'elle avait bu sans mesure, caressait la nuque de Bob, toujours impassible.

A la « Criolla », l'extraordinaire dancing du Barrio Chino, où nous allâmes ensuite boire un peu de bière amère, Bob consentit cependant à danser, bien qu'il répugnât à se mêler aux garçons fardés qui évoluaient sur la piste.

J'avais entendu parler, à maintes reprises, de cet étrange établissement dont les feux rouges et mauves incendient l'ombre étroite des rues du plaisir. Il était plus de deux heures du matin quand nous y pénétrâmes et la fête battait son plein. Deux orchestres, l'un mécanique, l'autre humain, fracassaient l'air, moite comme celui d'une étuve, avec un bruit de moteur à explosion et de pompe aspirante. Une série de petites loges, où des jeunes gens fardés et fleuris

jouaient de l'éventail en minaudant, dominaient la cohue qui se pressait entre les tables et les colonnades.

L'étrange foule ! Il y avait là des femmes aux lourdes tresses colées sur les tempes, des marins dont les longues cravates noires tranchaient sur les cols blancs, des enfants égarés là on ne sait comment, des fillettes dont la sueur collait les robes légères entre les épaules, mais surtout des invertis aux longs cheveux en accroche-cœur, aux blouses échancrées dans les reins, aux yeux peints.

Soudain les ampoules rouges s'éteignirent et, dans le faisceau d'un projecteur, apparut sur la piste dégagée une étrange danseuse en mantille qui, d'une jambe preste, fit voltiger dans un tourbillon mousseux les dessous de sa robe à volants. Homme ou femme ? On pouvait s'y méprendre. Seuls, la voix un peu rauque et les bras un peu forts trahissaient le sexe de l'artiste qui se mit à mimer avec une tranquille impudeur les images obscènes de l'amour.

La foule, surexcitée, l'acclamait. On était surpris de voir se mêler à la fois tant de folles perversités et tant d'allégresse bon enfant.

« L'Américain », que ce spectacle laissait indifférent, se pencha vers moi :

« Bob fera bien, dit-il, de ne pas trop se montrer souvent dans le Barrio Chino. Une tête nouvelle est vivement repérée et les provocateurs ne manquent pas.

« Pendant la guerre, de nombreux déserteurs qui se cachaient à Barcelone succombèrent ainsi en tombant dans les filets tendus par les agents du 2^e Bureau. Les procédés n'ont guère varié aujourd'hui. D'anciens pistoleros se maintiennent ici grâce aux renseignements qu'ils fournissent. Les vieux du « milieu » les connaissent et s'en méfient. Mais gare aux jeunes, aux nouveaux venus ! Les hommes traqués, sans ressources, sont les plus dangereux. Ces loups affamés exigent de l'argent, menacent, font du chantage. Malheur à ceux qui encourent leur rancune !

« Le lendemain de l'affaire Pierrot-le-Fou, des perquisitions, des rafles ont eu lieu dans les bars, dans les pensions fréquentés par les contumax et les évadés. L'un d'eux, Louis-le-Havrais, qui gagnait sa vie comme photographe ambulant sur les quais, fila à temps.

« Mais ce n'est pas tout. Sais-tu que, le soir où Souques fut arrêté, la police française et la police espagnole auraient pu faire un beau butin ! C'est un homme de Buenos-Ayres, Loulou-le-Balafre, qui m'a raconté ça tout à l'heure. Il y avait là, paraît-il, ce soir-là, dans le même bar, Michel-le-Niçois, un riche tôlier qui revient d'Amérique et qui, jadis, s'évada du bagne ; un autre évadé, expulsé de Buenos-Ayres, Antoine-le-Corse et enfin un homme encore jeune, au teint bronzé, qui fit parler beaucoup de lui à Marseille, au moment de l'attentat de la place de la Bourse. Oui, cet homme c'était Olivier, le fameux « inconnu » de l'affaire Griffaut, dit la Griffe, et dont ce dernier, même devant la mort, se refusa toujours à dire le nom ! « L'inconnu » qui, peu après l'assassinat de l'encaisseur, fut embarqué secrètement à bord d'un bateau, dans un panier de vivres. Le soir même des arrestations, « l'inconnu » et Antoine-le-Corse filaient en auto vers des lieux sûrs.

« D'autres ont disparu, ce soir-là : un condamné à mort par contumax des Assises d'Aix, Louis Piétri, l'homme de main du riche Albert Philimondi, le plus puissant propriétaire des tôles d'Argentine ; un évadé du dépôt de Maison-Carrée, à Alger, expulsé de Buenos-Ayres, et qui s'était réfugié à Barcelone ; un évadé de la relègue, Nénette-Algérien. Tous ont disparu. Ils ont des sous. Certains sont riches. L'argent est maître du monde !... »

Tard dans la nuit, « l'Américain » me confia les secrets de Barcelone la mystérieuse. Le petit jour se levait quand nous nous quittâmes. Les enseignes lumineuses du Paralello étaient éteintes. Les musiques infernales de la « Criolla » s'étaient tuées. Il ne restait plus sous la nuit pâle que les dernières filles à jupes courtes, se cachant dans la pénombre des couloirs, et que les porteclés à casquettes bleues et rouges, — gardiens vigilants des rues de misère et d'amour...

(A suivre.) Marcel MONTARRON.

Jeudi prochain : ANTOINE, L'EXCOMMUNIÉ



Le Barrio Chino sert d'asile et de piège aux hommes traqués, contumax, évadés, expulsés des deux continents

César Curti, un trafiquant expulsé d'Amérique, avait ouvert une pension borgne à Barcelone

DESERTEURS MEFIEZ-VOUS
Prenez plusieurs prospectus que vous distribuerez à vos camarades

L'ambassade de France a fait tout dernièrement au nom des Alliés une démarche officielle auprès du gouvernement espagnol pour obtenir la remise des déserteurs.

Le gouvernement espagnol, se basant sur les traités internationaux, s'y est refusé énergiquement.

Cependant, méfiez-vous ! Il y a à Barcelone une agence de provocation, à la solde du consulat français, qui a pour mission de vous faire tomber dans un piège à fin d'obtenir votre extradition. Le siège de cette agence se trouve Rambla del Centro, au dessus du café « Sport ». Le « Directeur » s'appelle Nait, dit le Père Lunette.

Le Père Lunette est excessivement dangereux. Tous les moyens lui sont bons, même la violence. D'ailleurs ses procédés sont dignes de son passé car il a de nombreuses condamnations à son actif. C'est un bandit dans toute l'acceptation du mot, et ce qui augmente son prestige c'est qu'il est « l'alter ego » de Carbonnel, commissaire d'Atarazanas.

Nait s'est acquis pour cette sale besogne le concours d'individus qui vous condaoient dans la rue et au café et qui ne vous paraissent pas suspects.

N'acceptez jamais de passeports, faux papiers, promesses, ou propositions de contrebande. N'acceptez, d'une façon aucune proposition similaire. Elles sont autant de pièges tendus à votre égard.

Plusieurs malheureux déserteurs ont déjà été victimes de ces manœuvres organisées. L'un d'eux a été chloroformé et conduit en prison.

Déserteurs, méfiez-vous !

LE COMITE DE DEFENSE DES DESERTEURS



Le pont de Puigcerda, sur la route de la traite, de Montmartre à Barcelone



Le curieux prospectus qui circulait, pendant la guerre, dans les bas-fonds de Barcelone, et M. Antonio de Nait, surnommé par le « milieu » le Père Lunette.

PROCOËS BIZARRES et COMIQUES

X. (1)

CANNIBALES D'EUROPE

Les Européens qui veulent rejeter sur les « sauvages » tout le poids de l'anthropophagie n'aiment guère à s'entendre dire qu'on trouve aussi sur leur presqu'île élue, et dans des temps ma foi assez peu reculés, des traces de « gibier humain ». Ce ne sont que des traces, car la chronique est peu bavarde sur ce chapitre.

Qu'on les explique par l'amour pour le roi ou par une sorte de délire collectif et sacré, les scènes qui se produisirent lors du supplice de Ravallac ne sont guère relictantes. La victime semblait avoir parcouru le cycle des souffrances : fer, feu, soufre, écartèlement et tenailles ; mais la foule trouva autre chose. On se partagea publiquement des lambeaux de chair pantelante et des monstres les dévorèrent sur place.

On prétend, et ce ne doit pas être une légende, que le corps du Maréchal d'Ancre enseveli à Saint-Germain l'Auxerrois, puis déterré, fut pendu, déchiré, cuit et mangé !

La charmante et romantique vallée du Neckar vit se former en 1619, au moment des guerres religieuses, une véritable association d'anthropophages. On ne sait trop si c'était le fanatisme ou le brigandage qui l'animait.

Mais, beaucoup plus près de nous dans le temps, il est une affaire déjà oubliée où le meurtrier dépassa les limites imaginables de la férocité. Le drame éclata en 1824. C'est l'affaire Leiger. Elle mérite, à cause même de son caractère horrible qui révèle quels monstres peut abriter un homme et un fou, un plus durable souvenir.

■ ■ ■

Ce mois d'août 1824 est bourré d'orages qui donnent la fièvre. Ce ne sont que matins pleins de mouches qui torturent les troupeaux et, vers midi, de gros nuages s'accumulent qui fouettent la plaine d'averses rageuses et chaudes. Le clocher de la petite ville de Dourdan a encore vu de près la foudre la veille au soir. Tandis que tous les habitants de la petite ville disaient leurs patenôtres entre deux éclairs, le jeune Antoine Leiger errait dans le vieux château-fort. Il ne se sent à l'aise que dans ses tours sans toit où s'accroche l'herbe et que dévastent de sauvages courants d'air. Le

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 239.



Comme l'enfant cueillait des bleuets, le fou s'abattit sur elle et l'étrangla avec son mouchoir.

vent chantait tout autour des murailles ; c'était un orchestre à mille voix. Antoine Leiger est un monstre pour les habitants de Dourdan. Ce géant barbu, hirsute, couvert de poux, avec des yeux bleus si doux dans une face aussi embroussaillée que les abords du château, est la terreur du voisinage. Ses parents eux-mêmes préfèrent le voir s'éloigner et, dès qu'il paraît, il fait le vide autour de lui.

Le mal de sa solitude va s'aggravant. Autrement, on l'employait encore pour battre en grange lorsque le travail pressait ; maintenant, personne ne veut plus de lui. Ses parents lui portent des aliments dans une cabane au fond du jardin et, comme une bête, il vient furtivement de temps en temps se nourrir. Lorsqu'il leur annonça ce jour-là qu'il avait l'intention de quitter le pays et d'aller se louer dans les grandes fermes qu'on trouve à trente kilomètres de Dourdan, ils approuvèrent si fort son projet qu'ils lui remirent la somme de cinquante francs.

Le pauvre être qui n'avait jamais eu plus de quelques sous en poche se crut en possession d'une fortune. Dans sa douce imbécillité, il partit à pied pour le bout du

La région était alors dévastée par des orages et par une louve.

monde. Il marcha droit devant lui jusqu'au soir et pendant toute la nuit fort claire. A l'aube seulement, il se sentit las et se coucha à même la terre. Les coqs d'un village proche déchirèrent ce qui restait de la nuit. Alors Antoine Leiger sentit l'inutilité de ses cinquante francs. Il n'oserait pas entrer dans ce village inconnu. Ce village était pire que Dourdan. Dourdan c'était un enfer quotidien qu'il osait traverser ; ce village-là serait infranchissable.

Une faim terrible se leva en lui. Il s'approcha encore du village. Pour n'être pas aperçu, il rampa tout près de la première maison en se cachant dans les avoines. Il avisa un champ de betteraves, en arracha deux ou trois et les dévora. Ce n'était pas la première fois qu'il avalait n'importe quoi pour calmer sa fringale. Il savait les racines qui se laissent croquer. Antoine Leiger s'approcha davantage de la maison, il traversa la haie et put emporter une grosse botte de carottes et des oignons. Il se sauva avec son précieux butin, mais la pluie d'orage recommençait. Le fugitif gagna le bois à la recherche de quelque abri. Cinq jours, il le parcourut en tous sens, espérant toujours que quelque roche lui servirait de toit ; enfin, près de la Charbonnière, il découvrit un étroit passage entre deux pierres, s'y glissa et pénétra dans une sorte de caverne à deux issues. Il en fit son repaire. Il y entassait

légumes, oseille sauvage, pois, blé et fruits.

Une autre faim à travers l'autre se faisait jour en lui. Il guettait dans les buissons les femmes d'Ilteville qui se rendaient aux champs. Il savait bien que, s'il se montrait, elles s'enfuiraient comme devant cette louve qui dévastait toute la région. Il fallait se jeter sur elles comme une bête !

Dans sa tête vide, la faim et le désir se mélangeaient étrangement. Justement, une petite fille d'une douzaine d'années travaillait à ébourgeonner le vignoble qui longe le bois. Sa disparition pourrait être mise sur le compte de la louve...

Cet après-midi là, elle se reposait à l'ombre des ceps et faisait un bouquet de bleuets. Antoine Leiger fondit sur elle, la bâillonna, l'emporta dans sa caverne et sa folie ne connut plus de bornes...

On rechercha partout Aimée Debully ; enfin, des branchages fanés permirent de découvrir l'entrée de la caverne. Sur un tas de légumes en pourriture, on trouva ce qui restait du pauvre petit corps. Il avait été ouvert avec un couteau dans le sens de la longueur. Partout, des plaies faites avec le même couteau. Tous les tendres muscles



Comme un fauve, Antoine Leiger avait dévoré les bras de sa petite victime.

résistance d'une femme adulte. J'en avais peur, je redoutais ses cris. La petite m'effrayait moins. Quand je lui ai passé le mouchoir autour du cou, elle n'a poussé qu'un tout petit gémissement. Je l'ai emportée dans ma caverne et puis je me suis trouvé mal. Quand je suis revenu à moi, elle était morte...

Il fut impossible de faire préciser au monstre le moment où il avait abusé de l'enfant. D'après le médecin légiste, le viol avait été commis peu avant l'agonie, que les mutilations, — au moins en partie — avaient dû également précéder. Pressé de questions par le médecin et les magistrats, il avoua encore :

— Oui, je lui ai sucé et dévoré le cœur, mais pas tout à fait.

Dans sa folie stupide, il répétait :

— Pas tout à fait, pas tout à fait...

Antoine Leiger finit par reconnaître qu'il avait sucé le sang encore chaud de sa victime à un moment où probablement la vie n'était pas encore arrêtée ; c'est alors que sa férocité l'avait poussé à dévorer le cœur battant et la chair fraîche !

Il raconta aussi que, ivre de ce sang comme d'un vin atroce, il avait fui le cadavre en courant. Des pies le poursuivaient et il en avait peur. C'est dans cette course folle qu'il avait été appréhendé par le garde forestier.

L'audience des assises de Seine-et-Oise fut plus lamentable encore que l'instruction. La folie sexuelle de l'accusé que personne ne comprenait et ne voulait reconnaître était sa névrose d'angoisse tout au long des réponses balbutiantes où les magistrats s'entêtaient à ne pas découvrir un malade et un obsédé. Le ministère public plaida la pleine responsabilité de Leiger sous le prétexte qu'il avait fui avec terreur le lieu du crime. « Il n'était donc pas inconscient puisque son acte lui faisait peur ! » tel fut l'argument suprême du Procureur.

C'est au contraire l'angoisse névropathique de Leiger qui pouvait donner la clé du terrible personnage. Il fut condamné à mort, le jury ayant voté la responsabilité. On n'avait jamais vu pareille loque devant l'échafaud. Il fallut le porter et le jeter comme un paquet sous le couperet.

René TRINTZIUS.

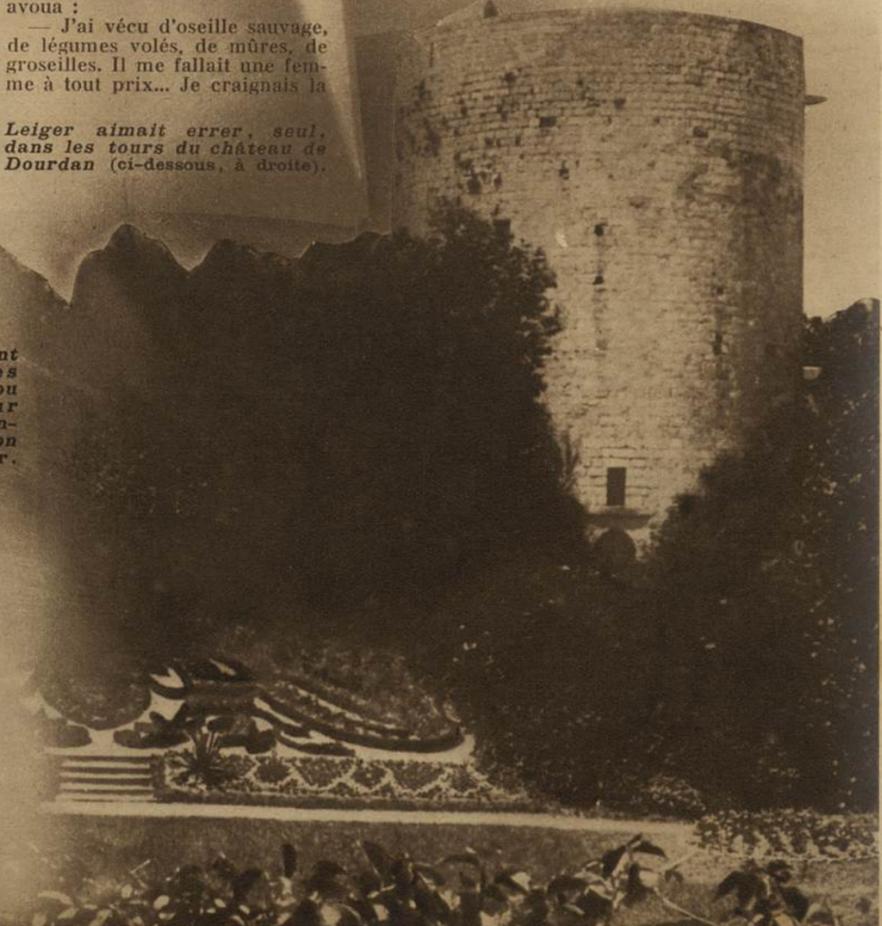
FIN

avaient été « découpés » et enlevés. Sauf à la tête, peu de sang ; le corps avait été saigné comme un poulet sans laisser de traces sur le sol.

Leiger avait été arrêté deux jours avant pour vagabondage, par un garde forestier. On trouva sur lui un couteau correspondant aux blessures d'Aimée Debully et il dut renoncer à raconter l'histoire puérile où il se représentait comme un forçat évadé. Le médecin légiste lui montra le corps d'Aimée ; alors, de sa voix douce d'imbécile et de fou, Antoine Leiger avoua :

— J'ai vécu d'oseille sauvage, de légumes volés, de mûres, de groseilles. Il me fallait une femme à tout prix... Je craignais la

Leiger aimait errer, seul, dans les tours du château de Dourdan (ci-dessous, à droite).



DOUTEZ-VOUS DE LA CHANCE...? OUI!

Et pourtant c'en est une d'apprendre qu'il existe un miraculeux talisman pouvant vous donner

BONHEUR, SANTÉ, FÉLICITÉ

Préparées selon les rites et formules de la Chine ancestrale, d'après vos influences astrologiques et avec vos plantes zodiacales,

LES CENDRES SACRÉES D'ORIENT

transformeront votre existence. Leurs propriétés radio-actives scientifiquement démontrées et contrôlées régleront votre destinée. Vos projets se réaliseront, vous vous attacherez l'affection de l'être cher, les difficultés s'aplaniront, vous éloignerez vos ennemis et deviendrez un être fort à qui la fortune elle-même sourira.



Ne pas confondre les CENDRES SACRÉES avec aucun autre talisman, fétiches ou bijoux quelconques. Chaque bijou-porte-cendres, or ou argent, contrôlé par l'Etat, constitue un talisman individuel et est accompagné d'un certificat d'authenticité garantissant la fabrication personnelle des CENDRES SACRÉES. Les témoignages et les attestations de pleine réussite qui constituent le livre d'or du Prof. BALYDSON sont autant de preuves des bienfaits que vous êtes en droit d'attendre de ce talisman unique.

De Mme Mar. Joffre, 10, rue de l'Océan, Biarritz : « Depuis que je porte vos CENDRES SACRÉES, je fais ce que je veux, tout me réussit. J'en suis si heureuse que je vous commande un pendentif pour ma fille, qui est émerveillée de ma transformation. »

De M. Blampin, Lyon-Villeurbanne : « Comme une manne céleste, les bienfaits des CENDRES SACRÉES D'ORIENT s'abattent sur moi et les mots me manquent pour vous exprimer ma profonde gratitude et mon admiration. »

Vous qui souffrez du cœur, du corps ou de l'esprit, demandez la brochure explicative, l'historique, les propriétés des CENDRES SACRÉES D'ORIENT et le catalogue illustré par la photographie qui vous recevrez gratuitement, sous pli cacheté et discret, en joignant 1 fr. 50 en timbres-poste pour frais d'envoi (Etranger 3 fr.).

Même si vous doutez, demandez la documentation gratuite, qui ne vous engage en rien; elle vous intéressera certainement et peut être-même vous convaincre.

Ecrivez, sans tarder, au PROFESSEUR W. BALYDSON, Service V. B. 38, avenue Anatole-France, Les Vallées (Seine).

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent. L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 60.600 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 60.608 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 60.614 : Carrières administratives.

Broch. 60.623 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 60.627 : Emplois réservés.

Broch. 60.635 : Carrières d'Ingénieur, sous-Ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 60.641 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 60.645 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 60.649 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 60.659 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 60.662 : Marine marchande.

Broch. 60.667 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 60.676 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 60.678 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 60.688 : Journalisme, secrétariat ; élocution usuelle.

Broch. 60.691 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

Broch. 60.699 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements

Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

Fr. 37.- Fr. 30.- Fr. 60.-

affranchir lettres 1.50 cartes post. 0.90

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements

Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE - CYSTITES - PROSTATITE

guéris radicalement et rapidement par

PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire;

évite toutes complications, supprime la douleur.

(Communication à l'Académie de Médecine)

CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharm.

La boîte 16 fr., 1^{re} 16 50. La triple boîte, 1^{re} 36 20

LA PÉRIPTIF

PIKINA

FABRIQUÉ PAR PICON & C^{IE}

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED »

R. C. Seine n° 237.040 B. Le gérant : CHARLES DUPONT.

Imp. HELIOS-ARCHEREAU, 39, rue ArcherEAU, Paris. — 1933.

15

15

15

15

15

15

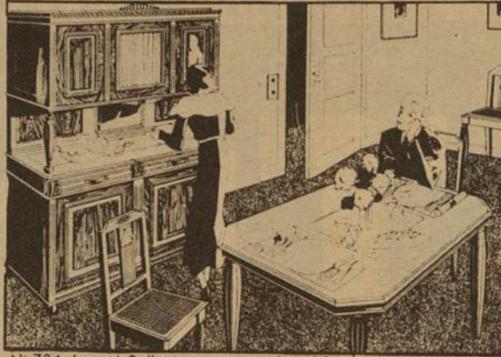
15

15

15

15

A QUOI TIENT LA RÉPUTATION DE GALERIES BARBÈS ?



N° 734 du cat.) Salle à manger mod. chêne massif, sculpt. masse, buffet argentier, 5 portes, glace crédence larg. 1'30, haut. 2'7"; 1 table pans coupés 2 allon., 6 chaises can. frs nées. Complète sacrifiée à 1.595

DES AVANTAGES

Certificat de garantie, livraisons gratuites à domicile dans toute la France, remboursement des frais de déplacement, garde sans frais des meubles achetés. Les titres de rente française, les bons de la Défense Nationale et les emprunts gagés par l'Etat sont acceptés en paiement.

GRANDES FACILITÉS de PAIEMENT sur DEMANDE

Reprise en compte de vos vieux meubles



(N° 748 du cat.) Chambre à coucher moderne, noyer ramageux verni, 1 armoire 3 portes ouvr., glace lit larg. 1'40, table de nuit liseuse marbre. Complète, sacrifiée à 1.875 frs

(N° 853 du cat.) Ch. à coucher bombée "Granlux", ronce noyer vernie, armoire larg. 1 m. 50, 3 portes à glace, lit larg. 1 m. 50, gr. et petit dossier, table de nuit, liseuse bombée marbre. Complète, sacrifiée à 2.500 frs

Canapé-lit "Liliane" transformable pour 2 personnes, recouv. riche velours ou soierie mod. avec literie compl. valeur réelle 950 francs, sacrifié à 495 frs

Lit de fer 2 personnes, avec literie complète, sacrifié à 299 frs

GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18^e)

(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)

Succursales : LE HAVRE ■ MARSEILLE ■ NANTES ■ TOULOUSE

DEMANDEZ NOTRE ALBUM GRATUIT

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1^o L'Album général d'ameublement. 2^o L'Album de literie, divans, cosy et mobiliers sacrifiés. Rayez la mention inutile. 276

AVIS

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

2.000 francs par mois rapidement en suivant les cours par correspondance de

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS 38, rue de Rochechouart, Paris (9^e) Renseignements gratuits.

SEINS LA PARURE DE LA FEMME Merveilleuse poitrine en 10 jours sans drogues par procédé nouveau, usage externe, notice gratuite. M^{me} W. HUMBERT, 67, rue Rochechouart, Paris.

J'AI MAIGRI

de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. J'ai fait vous de faire connaître gratuit et discret, ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. M^{me} BOS, 67, rue Rochechouart, Paris.

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de POLICE à PARIS Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.

RIDES NEZ BRILLANTS Disparition complète en 8 jours avec simples frictions (3 minutes) rajeunissement instantané un vrai miracle, notice gratuite. Lab^{me} PRIMUS, 67, rue Rochechouart, Paris.

QUEL QUE SOIT VOTRE AGE, si vous avez une poitrine insuffisante et des salières si, au contraire elle est trop forte; si elle manque de fermeté et n'occupe pas sa place normale, vous pouvez en quelques jours y remédier et acquérir

UNE JOLIE POITRINE Pour cela écrivez donc confidentiellement, en citant ce journal, à M^{me} Mary BILLIMIN, 19, Rue Annonciation, à PARIS, qui vous fera connaître gratuitement, sous enveloppe discrète, la Recette Merveilleuse et sans danger qu'elle a employée elle-même avec grand succès, pour obtenir une poitrine parfaite et idéalement belle.

UNE BIENFAITRICE dont vous prendrez plaisir à lire la curieuse et originale histoire, a fait vœu d'envoyer gratuitement sa merveilleuse Recette pour maigrir sans avaler de drogues; recette qui donne des résultats étonnants visibles dès le 5^e jour. Si donc vous désirez

MAIGRIR EN SECRET

Pour devenir mince, élégante, distinguée, pour rajeunir votre visage et votre allure, ou simplement pour mieux vous porter et travailler sans fatigue, écrivez, en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, Boul. Aug-Blanqui, à Paris, qui vous enverra gratuitement, sous enveloppe fermée ordinaire, son intéressante histoire, ainsi que sa miraculeuse Recette. Écrivez-lui aujourd'hui même.

VOTRE AVENIR vous sera dévoilé grâce à la mystère et célèbre voyante AUGUSTALES. Envoy. date, mois naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédic. Fixe date évène., guide, conseil et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire : Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

15 fr. Le 100 adr. et gr. grains 2 sexes. Ecr. LABO-RATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

VOS SEINS

Sont-ils insuffisants ? Trop Gros ? Tombants ? Écrivez-moi en toute confiance, n'envoyez pas d'argent, je vous ferai connaître gratuitement, simple recette à faire vous-même en secret. Quelque soit votre âge vous obtiendrez vite des seins bien fermes et beaux. Joindre 11, en timbre pour réponse confidentielle très discrète. Mme A. E. Marfano, 76, Rue de Flandre.

Le

SUCCÈS

de

rIRE

de la

SAISON

LA

JUMENT VERTE

roman par

MARCEL AYMÉ

DÉTECTIVE

L'amour maudit



Modestes et discrets, deux amis vivaient, sans attirer l'attention, dans le quartier des Halles. Mais un drame éclata, qui révéla, soudain, la funeste passion dont le couple venait de mourir.

(Lire, page 6, la curieuse et dramatique enquête de notre collaborateur F. Dupin.)

AU SOMMAIRE | Le secret du fleuve, par Emmanuel Car. — La route de l'évasion, par Henri Danjou. — Le taciturne, par J. Castellano. — Le tombeau DE CE NUMÉRO | de sable, par Robert Hennemont. — Le torrent de la haine, par Henri Anger. — Procès bizarres et comiques, par René Trintzius.